

72

1928

**...et tu entends sa voix,
mais tu ne sais ni d'où
il vient ni où il va; ainsi
en est-il de quiconque
est né de l'esprit. —**

Une journée de dimanche à l'assemblée des plateaux

Charles Rousseau

Dans ce « désert français » que sont les hauts plateaux du Limousin (9 habitants au km²), dans ce pays si beau mais si rude pour l'homme et pour le croyant, les quelques chrétiens dispersés et isolés ont, depuis quelques années, inventé une nouvelle manière de vivre l'Eglise et de célébrer l'espérance. Charles ROUSSEAU, qui a rejoint ce pays après un long temps au service des équipes rurales de la Mission de France, nous relate une journée de dimanche à l'assemblée des plateaux.

Tous les commencements sont des moment confus et ce n'est qu'après coup qu'on s'en fait une image. Dans 10 ans peut-être les vétérans diront : « tu te rappelles les premières assemblées ? » La mémoire alors, qui est une bonne fée, brodera un berceau où n'était qu'une crèche !

C'est 9 h du matin dans un village-vacances auprès de Vassivière en dehors de la saison touristique. Le grand calme. Un lac immobile sous un léger brouillard traversé de grands rais de soleil. La terre autour : des collines de bruyère, de genêts, de sapins. Une terre sans habitants qui existe pour elle-même, création de Dieu avant d'être celle des hommes. Apre prière sauvage de la nature à l'état brut. Les psaumes ont capté sa voix : « Arbres des forêts, battez des mains, collines sautez de joie car il vient ! »

Il vient, ce petit peuple de l'espérance. D'un instant à l'autre les premiers groupes seront là... ceux qui viennent de plus loin, évidemment, les plus proches n'ont-ils pas le temps ! Ils vont débarquer de leurs voitures pleines, aux vitres embuées ou mal dégivrées. Les parents avec des paniers et les gosses avec leurs jouets. Ils ont traversé une partie du plateau : 65 km en venant d'Ussel, 45 d'Aubusson, 35 de Bourgneuf, 25 de Bugeat, 10 de Peyrat. Ils ont cueilli au passage un message de saison : bourgeons de printemps pour l'assemblée de Pâques, parfum de foin coupés, prémices des récoltes, pour le temps de Pentecôte. Mille couleurs d'automne pour célébrer la riche variété de 20 siècles de sainteté. Grand espaces gelés, enneigés pour mieux apprécier la naissance de Celui qui est venu allumer le feu sur la terre...

A 9 h 30, le village-vacances s'anime. Près de l'entrée, le dépôt de provisions se gonfle de sacs et de pains. Des femmes trient, répartissent, dressent la table du repas, bien en vue car c'est un symbole. Au fond, des bruits de chants. On apprend le « tub » du jour, car chaque journée a son chant, emprunté le plus souvent au répertoire des chanteurs de notre temps, de ceux du moins qui expriment le meilleur de ce que ressentent nos contemporains.

Dans un brouhaha sympathique s'opèrent les retrouvailles. Des groupes se forment et bavardent sans s'occuper s'ils bouchent le passage. Les gosses, à cœur joie, tournent autour, jouant à cache-cache en poussant des cris. Du jardin d'enfants tout proche montent les pleurs des tout-petits... ce n'est pas la joie pour tout le monde ! C'est le tohu-bohu initial dont ta Parole Seigneur va faire sortir le nouvel Adam, le peuple uni, la communion en Jésus-Christ. Le groupe qui a préparé la journée s'active gentiment auprès de ces buissons humains comme les envoyés de la parabole... « tout est prêt, venez aux noces ! » Mais la parabole a raison, après divers essais, il faut bien les « forcer d'entrer ».

Ouf ! un peu de silence. On fait les présentations d'usage, on se fait part de quelques nouvelles importantes depuis la dernière assemblée. On lance un chant. Le coup d'envoi est donné, la démarche de la journée est engagée. Parfois on est 30, parfois 50, rarement 80 à cette heure-là. Il en arrivera, malheureusement, jusqu'à 3 h de l'après-midi.

Selon ce qu'en a décidé le groupe de préparation, la matinée se passe ensemble ou en carrefours. De toutes façons, ce qu'il s'agit de faire c'est de recevoir le message biblique correspondant à la fête du moment. Parfois on l'écoute tous ensemble dans un climat de recueillement avec des silences, quelques disques, quelques pages d'auteurs contemporains, quelques témoignages. Parfois on tente par groupes une lecture biblique avec des animateurs, qui ont préparé ensemble, aidés par quelqu'un du métier. Parfois aussi, plus rarement, on part de la vie et l'on discute sur l'éclairage de la foi dans ces problèmes.

C'est un moment de vérité, car on s'aperçoit vite de tout ce qui nous différencie : la manière de s'exprimer, la situation sociale, les préférences politiques, et même la manière de comprendre la foi : certitudes intouchables pour certains, recherches hésitantes pour d'autres. Parfois c'est à la limite de l'explosion, parfois il arrive, ô miracle, que chacun entende dans sa langue les merveilles de Dieu qu'un autre annonce dans la sienne.

Vers 11 h 30, on se retrouve tous ensemble. Dommage ! ça commençait à devenir intéressant. Pourquoi ne pas laisser libre cours à la spontanéité ? C'est qu'une assemblée qui ne se réunit que 4 fois par an et qui veut gérer ensemble ses affaires doit aussi prendre le temps de s'en occuper. Il y a toujours une question importante à débattre : doit-on acquérir un lieu sur cet espace ? Comment s'y prendre pour l'aménager ensemble ? Qui propose d'y tenir quelle activité ? Avec qui ? Quelle prise en charge de l'assemblée par elle-même ? Une équipe responsable doit être composée de qui ? etc... toutes ces questions engagent des choses essentielles : l'Eglise de Jésus-Christ c'est quoi ? quelle est sa mission dans un pays donné ? comment s'exerce et se partage la responsabilité ? Il ne faut pas s'étonner que l'assemblée ait mis un an à décider s'il fallait acquérir un lieu, et une autre année (et même un peu plus) pour décider la mise en place d'une équipe responsable.

Tout cela met en appétit, et ce que les échanges et débats n'ont pas toujours réussi à faire, la table parfois y parvient : délier toutes les langues, mettre de la gaieté ! Assis ou debout, mangeant sur le pouce ou dans une assiette, chacun s'arrange à sa façon. Les conversations vont bon train et occupent assez les adultes pour que les gosses les plus fûtés fassent des incursions assidues dans le secteur réservé aux desserts. Après tout pourquoi ne pas commencer le repas comme on commence la vie : par son meilleur côté ! Ils laissent les hors-d'œuvre comme il se doit... aux retraités !

Le repas terminé, comme dans l'évangile, on ramasse les morceaux, et c'est bien souvent qu'il en reste, là encore, 7

corbeilles ! L'assemblée alors s'effiloche, au dehors quand il fait beau. On blague, on respire... mais là-bas, un peu à l'écart, vous remarquerez un petit débat animé entre deux ou trois personnes. Ce sont des gens très différents qui ont dû s'accrocher ce matin. Des chemins d'unités se cherchent à travers quelques bonnes franchises.

On s'est donné rendez-vous à 14 h. Pendant le repas le lieu de rendez-vous a changé d'allure et le lien commence à se faire entre les échanges du matin et la table d'eucharistie. Le travail de l'après-midi va consister à parcourir ce chemin. Recherche d'expression. Un groupe de préparation a osé une fois proposer des ateliers de dessin, d'expression corporelle, voire de poésie. Surprise, ce ne fut pas la journée la moins appréciée. La plupart du temps c'est plus traditionnel : on se remet en équipes et l'on reprend les pistes du matin pour en retenir ce qui paraît le plus intéressant. On cherche le moyen d'en faire part aux autres plus astucieusement que par un compte rendu.

Parfois l'objectif est plutôt de se faire part de nos engagements dans le pays, que ce soit en lien ou non avec la méditation du matin. Il y a encore peu de groupes ayant une existence en dehors des assemblées : quelques rares équipes d'action catholique, des petits groupes plus informels. On peut espérer que cela viendra. Mais l'assemblée se refuse à patronner des groupes de base comme autrefois la paroisse. Nous ne voulons pas être une assemblée d'Eglise qui totalise toutes les fonctions sur un espace clos. C'est un « modèle » historique qui nous paraît périmé.

Vers 16 h 30, nouveau rendez-vous. Quand on y arrive, la table est mise, le lieu est sobrement décoré d'images et de symboles où la journée prend visage. L'ambiance est créée. Quelques mots, quelques phrases, un refrain, font réaliser le passage de la Parole au Pain ; de ce que l'on apporte à ce qu'il s'agit d'accueillir.

La préface ouvre l'action de grâces comme on pousse la porte un matin de voyage sur un horizon imprévu : celui de l'amour de Dieu souvent si discret qu'on ne le remarque

plus. Il faut que quelque chose en nous se taise pour qu'autre chose soit entendu.

Alors surgissent les enfants. Toute la journée, de leur côté, ils ont eux aussi à leur façon, accompli la démarche de l'assemblée. L'irruption soudaine de leurs danses et de leurs farandoles, de leurs tableaux et leurs dessins renverse les derniers remparts de la sagesse guindée qui se prend trop au sérieux pour pouvoir rencontrer Dieu. Ah ces enfants que les apôtres déjà voulaient écarter pour ne pas gêner la rencontre du Christ avec les adultes ! C'est à eux qu'il faut ressembler !

L'assemblée maintenant culmine dans la démarche de communion. Depuis le début on a toujours cherché à bien vivre ce moment. On en prend d'abord le temps ; c'est à ne pas précipiter puisque c'est là que la messe trouve son accomplissement. On invente des gestes pour montrer que c'est bien un peuple qui fait corps et qui porte le Christ dans l'échange qu'il en fait. Ça remue dans l'assemblée, ça bouge. On s'occupe les uns des autres, ce n'est pas l'heure du chacun pour soi. Il arrive aussi qu'on laisse une table vide pour se rappeler les absents... vous savez : tous ceux qui viendront de l'Orient et de l'Occident et qui nous précéderont dans le royaume des cieux.

Voilà, c'est fini. Reprise du tub de la journée, au revoir ! Dans la demi-heure qui suit tout le monde est reparti, paniers vides, gosses réjouis. Pendant ce même temps le village-vacances aura été débarrassé, rangé, nettoyé comme par enchantement... c'est toujours mon étonnement.

Et je sais que le soir il y a des demeures où la journée se prolonge en rencontres amicales. C'est là probablement que commence le travail de la bonne fée dont je parlais au début : la mémoire qui sélectionne et qui habille... Mais, qui soutiendra que la Bible ne s'est pas écrite ainsi ?

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Les journées de juillet...

... impressions

Albert Grimaux

Avant son congé annuel, la Maison de Fontenay accueillait pendant les trois derniers jours du mois de juillet, 260 personnes, venues des quatre coins de France et de divers horizons du monde. Vingt-deux nationalités différentes étaient représentées pendant ces jours.

Les quelques pages qui suivent ne sont pas un compte rendu de ces journées. Ce sont tout simplement des impressions plus ou moins subjectives. Les différentes interventions qui y sont évoquées seront mises à la disposition des lecteurs de la L.A.C. dans de prochains numéros.

Quelles étaient les composantes de cette assemblée ?

Parmi les deux cent soixante personnes, le groupe de la Mission de France était numériquement minoritaire. Cent vingt prêtres de la M.D.F., dont seize au T.M. avaient, par l'intermédiaire de leurs équipes, des ateliers, préparé cette confrontation engagée depuis l'été 1976.

Parmi les autres personnes, on relève soixante-dix laïcs dont une trentaine de femmes, trente prêtres de l'Association et huit évêques.

Les divers continents étaient présents selon :

• seize pour le Maghreb

- quatorze pour l'Afrique Noire
- dix pour l'Amérique Latine
- trois pour l'Amérique du Nord
- un pour l'Asie
- un pour le Moyen-Orient.

Une rencontre, fruit d'une maturation

Une première tentative est à l'origine des journées de juillet 1978 : deux ans auparavant, des prêtres ouvriers et des prêtres insérés en divers pays du Tiers-Monde avaient partagé et confronté leurs réflexions. C'était le coup d'envoi d'une recherche lancée par une quarantaine de personnes et à laquelle d'autres groupes se sont ensuite associés, en France, en Amérique Latine, en Afrique Noire.

L'objet de cette recherche pourrait ainsi s'exprimer : nous sommes tous insérés dans des milieux ou des pays et nous sommes « embauchés » pour rendre la foi possible.

Pour nous-mêmes, une foi-passe-partout n'est guère porteuse du souffle de l'Esprit, pas plus qu'elle ne peut être entendue de ceux et celles dont nous sommes solidaires. Nous désirons et tentons de vivre une foi qui ait saveur de liberté, selon l'expression des amis d'Amérique

Latine ; une foi qui, loin d'avoir peur des provocations brutales de nos contemporains, les accueille comme autant d'appels à de nouvelles réflexions, à de nouvelles mises en route ; une foi qui ait l'audace de prendre en compte les problèmes humains de notre époque et qui participe aux aspirations profondes des groupes et des peuples.

Il y a quelques années, nous étions très marqués par le décapage que subit la foi à la rencontre d'autres univers et d'autres cultures. C'était un peu la nuit. Aujourd'hui, nous voulons chercher à rendre le Christ possible, et d'abord pour nous-mêmes dans nos situations bien concrètes. Certes, nous balbutions. Mais, comme l'écrivait un participant, ces journées ont été « un grand souffle de l'Esprit, comme une Pentecôte ... On s'est trouvé très à l'écoute les uns des autres, personne ne " savait " ou n'imposait sa manière de voir, ou ne mettait en avant sa propre expérience.

Devant l'autre, on ne sait pas : on écoute, on apprend et on est renvoyé à sa propre responsabilité. Particularismes et universalisme ne se sont pas opposés : au contraire, la radicalité de la foi, l'absolu ou l'initiative de Dieu se sont mieux dégagés ... Impression d'être plus libre pour prier et chercher. La responsabilité de la foi était partagée par tous, évêques, prêtres, laïcs, religieuses, sans différence apparente, sans opposition de ministères, sans chasses gardées, sans privilège des dons. » Un autre participant écrivait encore ceci : « Le seul mot qui me vienne à l'esprit pour caractériser ce qui s'est passé est celui d'une expérience ecclésiale : les paroles des autres — des autres si différents — ont fait tilt, et la vieille intuition de confrontation, si ébréchée par la dureté des temps, a fleuri en expérience d'Église où, tout à la fois, l'autre est reconnu, accueilli, perçu comme m'interpelle, et l'Évangile entraperçu dans la variété scintillante de ses multiples facettes. »

Les chemins de la confrontation

Ces journées furent, à mon humble avis, une expérience de confrontation, une confrontation en acte. Cette aventure entre croyants est à la fois beaucoup plus simple et plus exigeante que les théories qu'on peut en faire avant de la vivre concrètement.

* Elle ne tolère pas que nous mettions au vestiaire ce qui fait l'originalité, les particularismes, les options radicales de nos engagements de croyant à l'intérieur d'une orientation précise d'un milieu et d'un peuple ... Le dialogue ne peut faire l'économie d'affrontements sur nos choix et prises de positions, sur nos instruments d'analyse, sur notre compréhension des hommes et de leur devenir. Les premiers carrefours nous permettaient de mettre en relief l'engagement, le sérieux de nos existences, là où nous sommes, la densité de nos solidarités profondes avec tel ou tel groupe d'hommes. Pas question d'une communion au rabais qui gommerait les différences.

* La confrontation, œuvre de longue haleine,

exige cependant de « mettre du jeu dans notre béton idéologique », selon une expression suggestive. Pas de fécondation possible sans cette brèche dans nos certitudes trop monolithiques, sans une écoute attentive de l'autre, sans une ouverture à ses problèmes. La présence et les interventions de gens originaires du Tiers Monde (Vietnam - Brésil - Irak - Haute-Volta) nous ont en quelque sorte obligés à sortir de nos schémas et de nos problématiques trop occidentalisés.

De même, les « clefs de compréhension » sur le redéploiement industriel au détriment des cultures, par Pierre Judet, ou sur l'inflation et les impasses de la pensée rationaliste, par J.-Y. Jolif, remettaient en question quelques-unes de nos certitudes.

* La confrontation n'est pas que d'ordre intellectuel. Elle n'est pas que joute d'idées. Elle est démarche de *tout* l'homme. En ce sens, on peut remercier les organisateurs d'avoir prévu deux soirées qui, dans un tout autre style, s'inscrivaient dans

la trame de notre recherche. La première était la projection d'un film poétique et réaliste dont le réalisateur est un Sénégalais, Sembene Ouamane, « Le Mandat » : un oncle du Sénégal doit recevoir un mandat d'un travailleur émigré en Europe. Il rêve sur les possibilités fabuleuses de cette somme et en même temps il se heurte au labyrinthe administratif pour l'obtenir ...

La seconde était tout simplement des rencontres libres et un buffet campagnard qui permettaient de converser amicalement d'une manière gratuite et spontanée.

* La confrontation, une nécessité de l'expérience croyante. Elle est évidemment d'abord l'expression de la liberté de l'homme capable d'échange et de partage dans l'altérité. Mais aussi, elle est un acte de foi, inscription de la Parole dans la diversité de la Création. C'est donc un appel, une promesse jamais achevée, mais qui ne peut être reléguée dans l'eschatologie. Centrée sur Jésus-Christ, elle garde sa dimension et son enracine-

ment historique. Les prières à chaque assemblée générale et tout spécialement l'eucharistie concélébrée, me semble-t-il, ont signifié cette quête de l'unité à travers les diffé-

rences. Le Notre Père récité en portugais et en arabe avant d'être chanté en français symbolisait bien cet aspect de la confrontation dans et par la foi. D'ailleurs, M. Massard,

dans un topo le dimanche matin, montrait que c'est dans les échanges et la reconnaissance de nos différences que se redécouvre la véritable originalité de la Foi.

Une volonté tenace de chercher Dieu dans et à travers l'expérience d'un peuple

Les deux cent soixante personnes, réunies à Fontenay, ne se sont pas extraites de leur réalité quotidienne. Le centre de leurs réflexions était en quelque sorte encadré par deux moments où on sentait battre le cœur de l'humanité :

* Dans la première matinée, l'intention était de nous mettre ensemble à l'heure de l'histoire. Tout est tellement nouveau dans notre monde.

« L'essor des sciences et des techniques et la mainmise, dès l'origine, sur ce progrès par le capitalisme, constituent aujourd'hui un formidable creuset où sont refondées toutes les civilisations, occidentale, arabe, chinoise ou japonaise, sud-américaine ou africaine ...

C'est très important de

se mettre à l'heure de tant de choses nouvelles, car nous sommes persuadés que l'Évangile ne devient bonne nouvelle pour les hommes que lorsqu'il est vécu à même l'histoire réelle des peuples. »

Ainsi nous avons écouté divers témoignages :

- C. DEGABARY : Michelin : une société multinationale ;
- P. DELAHAYE : Au Congo-Brazza ;
- J. ETCHEGARAY : Mécanismes de paupérisation en Limousin ;
- M. BATIGNE : Tunisie, les événements de janvier ;
- Dom WALDYR et J. DUKESNE : A l'usine sidérurgique de Volta Redonda au Brésil.

* Dans la dernière heure finale, nous avons interviewé des amis venus de plus loin :

— Paul SYE, jeune jésuite coréen qui traduit la Bible en coréen, nous fit part de son inquiétude : Je n'ai pas entendu parler de l'Asie ni de l'énorme densité humaine qu'elle représente. Cela me scandalise de voir les artisans de l'Évangile ignorer l'Asie alors qu'elle est convoitée par les techniciens et les marchands de l'économie capitaliste.

— Victor CORRAL, de l'Équateur, où il y a 80 % de pauvres, travaille à la conscientisation de ce peuple indien. Il nous dit l'Espérance qui naît dans

cette population exploitée.

— Lucien DJAMIL, de l'Irak, pays qui vient de célébrer le dixième anniversaire de l'indépendance, nous fait part des problèmes et des questions posés à son église.

— Janine GRENIÉ enseigne depuis vingt ans à Tunis. Elle nous précise le contenu d'une expression forgée il y a quelques années par un groupe de chrétiens, à savoir l'utopie de Tunis : Proposer Jésus-Christ au cœur de la

culture arabo-islamique.

Nous recevions également un témoignage de Cuba où aujourd'hui une centaine de jeunes se préparent au ministère presbytéral.

Les échos de ces horizons lointains n'entrent pas en concurrence avec les cris de ceux et de celles qui sont la trame de notre réalité quotidienne. Ces solidarités plus vastes sont une composante de nos solidarités immédiates. Ce vaste monde, c'est aussi le petit monde de l'escalier d'un H.L.M. comme l'évo-

que une mère de famille à la prière universelle.

Du début à la fin de ces journées, deux leitmotives parcouraient les différents carrefours et les chantiers de recherche :

- Si Dieu a fait l'homme à son image, toutes les images de l'homme sont nécessaires à la découverte de Dieu.
- Dans la diversité de nos lieux : quels chemins possibles d'une foi possible ? quelle parole à la taille du monde ?

Conclusion

Il est difficile de résumer la richesse de ces journées.

Les diverses interventions seront publiées dans les prochains numéros de la L.A.C. Citons simplement quelques mots prononcés au moment de se séparer par Francis CORENWINDER, Secrétaire général de la Mission de France :

« Le chemin que nous avons fait ensemble, depuis des années, dans les difficultés et la contradic-

tion, parfois dans la nuit obscure de la Foi, mais aussi avec la joie d'un Evangile qui se remet à battre au rythme de la vie des hommes et des sursauts de l'histoire, ce long chemin nous fait aujourd'hui tressaillir d'un espoir plein de crainte et de foi — du genre de ce qui est arrivé à Elisabeth dans sa rencontre avec Marie. Nous pressentons que le temps arrive où une Parole viendra au Monde, qui parlera

la langue de chacun et que nous entendrons dans la langue des autres.

Déjà, elle se fait audible pour nous-mêmes et, parfois, pour quelques compagnons proches. Elle commence à toucher le cœur de tout un peuple comme à Volta Redonda ... Déjà, comme pour Elisabeth, le prophète en nous tressaille et l'Esprit nous communique sa joie.

Pour ce travail d'enfan-

tement, personne n'est de trop et chacun a besoin des autres. C'est une responsa-

bilité personnelle et collective. De la manière dont nous poursuivrons le tra-

vail engagé dépend, pour une bonne part, notre fidélité à l'Esprit. »

Solidarité

Les participants aux journées de juillet ont voulu manifester leur solidarité avec les Eglises d'Amérique Latine. A propos de la Conférence de l'Episcopat latino-américain qui se tiendra à Puebla (Mexique) et dont le thème est : « L'Evangélisation dans le présent et l'avenir de l'Amérique Latine », ces chrétiens réunis à Fontenay ont envoyé à tous les évêques de France une lettre dont voici le texte :

Fontenay, le 1^{er} août 78

Pères,

Réunis pendant trois jours à l'initiative de la Mission de France, deux cent soixante chrétiens prêtres, religieuses et (militants) venus d'une vingtaine de pays, en particulier du Tiers Monde, ont mis en commun leurs expériences et leurs recherches. Notre objectif était de mieux percevoir les interpellations majeures, pour la Foi chrétienne et pour l'Eglise, qui surgissent du monde actuel et de chercher ensemble les chemins de la Bonne Nouvelle pour aujourd'hui. Les situations et les questions des pays du Tiers Monde, la domination exercée sur eux par les nations riches ont été au cœur de nos travaux.

Nous entendons l'appel de nos amis d'Amérique Latine. Ils nous parlent de la prochaine assemblée de l'Episcopat latino-américain à Puebla et nous expriment leur espoir et leur crainte. Nous connaissons aussi des réfugiés politiques qui vivent dans notre pays, et qui nous donnent le même écho. Nous prenons conscience que Puebla est aussi l'affaire de tous les chrétiens. Nous entendons l'appel des femmes et des hommes qui veulent se libérer de l'oppression économique, politique et culturelle. Nous sommes interpellés par le cri de tous les prisonniers torturés, « disparus ». Dans leur lutte, ils nous poussent à nous demander ce que nous avons fait de l'Evangile.

Il y a dix ans, Medellin

a suscité une grande espérance. L'Eglise semblait prête à assumer sa part de responsabilité dans la libération du continent. Elle s'affirmait solidaire des efforts entrepris dans ce sens. Après quatre siècles où elle était apparue plutôt complice des systèmes en vigueur que prophète du Christ Libérateur, elle montrait un visage évangélique où le choix en faveur des petits et de la justice n'était pas seulement une option « privilégiée » mais « constitutive » de sa mission.

Dix ans ont passé : l'oppression ne fait qu'augmenter, aggravant souvent les conséquences de la faim, de la maladie, de l'analphabétisme. L'exploitation du peuple continue, depuis l'ouvrier des cités modernes vivant en bidon-

ville jusqu'à l'indigène enfoncé dans sa misère séculaire ; sans oublier la grande masse des paysans sans terre, certains habitant une région qui compte parmi les plus fertiles du monde. Cette exploitation est aujourd'hui menée et organisée sous des formes implacables par des sociétés multinationales qui mettent en place des structures sociales et économiques où l'homme est écrasé, annihilé, réduit à l'impuissance. L'hégémonie nord-américaine est souvent dénoncée ; mais notre pays est-il à l'abri de toute critique ? Depuis quelques années s'installent des dictatures militaires, notamment dans les Etats de l'Amérique du Sud. Ces nouveaux régimes, animés par l'idéologie de la Sécurité Nationale, s'enferment dans une répression sans fin avec son cortège de prisons, de tor-

tures, de « disparitions ». Nous savons que certaines tentatives pour donner une apparence moins scandaleuse à ces régimes, après tant de crimes, ne changent pas, quant au fond, l'intransigeance et la dureté d'une domination implacable.

A Medellin, les évêques latino-américains se sont exprimés en termes évangéliques et prophétiques qui ont interpellé avec vigueur l'Eglise tout entière. Nous, pays riches, attendons que l'Assemblée de Puebla continue de nous révéler que l'Evangile surgit en vérité du cœur des pauvres, des petits et de ceux qui en sont solidaires.

Au terme de cette rencontre, nous exprimons notre solidarité avec nos frères latino-américains persécutés et nous prions pour que tous ceux qui sont dans la lutte ne soient

pas déçus par les paroles de l'Eglise qui n'a pas toujours répondu à leur attente.

Nous nous adressons à vous, Evêques de l'Eglise de France, pour vous faire partager notre espoir que l'Assemblée de Puebla s'inscrive dans l'esprit de Medellin. Si vous appréciez, comme nous, son importance pour toute l'Eglise, nous souhaitons que vous manifestiez votre solidarité avec vos frères dans l'épiscopat. Ce serait un encouragement pour tous les chrétiens qui cherchent à traduire la force de l'Evangile dans les réalités de leurs pays.

Unis à vous dans le service de l'Evangile, recevez, Pères, l'assurance de nos sentiments respectueux.

Les chrétiens réunis à Fontenay-sous-Bois, le 31 juillet 78.

Les cinq évêques français présents à Fontenay et participant à cette rencontre de juillet (Roger Etchegaray, Louis Boffet, Louis Kuehn, Jean Rémond, Michel Saudreau) appuyèrent cette démarche par quelques lignes écrites à leurs frères dans l'Episcopat :

« ... Nous avons avec nous trois évêques d'Afrique et d'Amérique latine. Un numéro de la Lettre aux Communautés nous rendra compte de cette recherche et nous pourrons nous-mêmes, à l'occasion, vous communiquer ce que nous avons retenu de ces échanges pleins de santé, de vigueur apostolique et d'exigence évangélique.

Parmi les nombreux thèmes qui ont été abordés au cours de ces journées, nous avons évoqué la conférence de Puebla. Un groupe a suggéré qu'une lettre soit adressée à ce sujet aux évêques de France pour leur faire part en toute confiance de ce que pense l'Assemblée.

Les participants ayant signé cette lettre, nous vous l'envoyons bien volontiers, étant nous-mêmes témoins du sérieux de la démarche et convaincus de l'importance de l'enjeu... »

Nous apprenons avec joie que le Conseil Permanent de l'Episcopat français délèguera un évêque de France à la Conférence de Puebla.

EN CE TEMPS DE TOUSSAINT

" Pierres vivantes de la Mission "

Evocation des compagnons de route

Jean Vinatier

Le 28 décembre 1943, un groupe de prêtres se présente au Séminaire de la Mission de France, à Lisieux. Autour des abbés Hollande et Godin, ils viennent poursuivre et achever près du Carmel le « Mois d'études » destiné à fixer les lignes directrices de la Mission de Paris.

Les 13 et 14 janvier, le cardinal Suhard les rejoint et participe à leur recherche. Le samedi 15 janvier, leur Mois s'achève dans la ferveur au cours d'une messe de minuit, dans la chapelle du séminaire. Chacun des prêtres reprend le texte de l'engagement composé par l'abbé Godin : « Devant la Vierge Marie, selon le jugement de l'équipe et durant mon appartenance à la Mission, je m'engage par serment à consacrer ma vie à la christianisation de la classe ouvrière de Paris ».

Le lendemain, dans une atmosphère de Pentecôte, toute l'équipe rejoint la capitale. Au matin du 17 janvier l'abbé Godin est trouvé, dans sa petite chambre, asphyxié...

Ainsi, le premier deuil des deux « missions » fondées successivement par le Cardinal Suhard, leur était commun. A Lisieux, comme à Paris, au delà de l'épreuve déconcertante, on y vit un signe de Dieu : « Si le grain de blé ne meurt pas.... ».

“ Entrez dans la construction de l'édifice, comme des pierres vivantes ”

(I. Pierre, 2, 4-10)

Depuis lors, près de 40 prêtres sont morts en 35 ans ; près du double si l'on y ajoute ceux et celles qui ont participé activement, à un moment ou l'autre de leur vie, à la construction de la Mission de France.

Aujourd'hui, bon nombre de ses membres se préparent au « voyage ». Avouons que, pendant les années de jeunesse de la Mission de France, nous n'y pensions guère. A la suite de l'abbé Godin, les départs se sont succédés, inattendus. Si on excepte les deux premiers évêques qui ont guidé nos pas : le cardinal Suhard et le cardinal Liénart, aucun des prêtres rappelés par le Seigneur n'était encore « rassasié d'œuvres ou de jours ». Quelques-uns étaient très jeunes et les autres dans la pleine force de l'âge. Des accidents — de travail, de circulation —, des maladies brutales, comme le cancer ; quelques défaillances cardiaques ont été à l'origine de ces départs. Ajoutons que la plupart ont été comme « brûlés au dedans » par leur mission : ils y ont usé rapidement toutes leurs forces vives.

C'est pourquoi, comme l'abbé Godin l'avait écrit après la mort d'un militant, nous avons pu dire :

**« Je ne comprends pas tes desseins divins, Seigneur.
Je ne comprends pas pourquoi tu laisses briser les fleurs en
bouton,**

Et faucher les blés en herbe.

Je ne comprends pas pourquoi tu prends à notre terre,

Si pauvre, déjà si pauvre, ses meilleurs ouvriers...

Pourquoi as-tu dit « oui », mon Seigneur ?

C'est qu'il est terrible de s'offrir à toi, sais-tu ? » (1)

Dans les pages qui suivent, je ne prétends pas répondre, comme il le faudrait, à ces interrogations qui nous poursuivent. Quelques-uns des textes laissés par ces frères qui ont fait route avec nous apporteront sans doute une plus juste lumière. Peut-être aussi cette page de la première épître de l'apôtre Pierre, où sont évoqués, après le Christ, Pierre Vivante, ces fragiles « pierres vivantes » que nous

(1) H. Godin. Témoignage d'un jeune foyer chrétien.

devrions être durant notre vie et que nous restons au delà de notre mort. Aucune autre réponse satisfaisant ne nous sera donnée, en définitive, que celle du mystère de la mort et de la Résurrection de Jésus. C'est sur lui que se construit « l'édifice spirituel » qui ne s'écroulera pas. C'est ainsi qu'est ensemencée notre propre résurrection.

Où sont les frontières de la Mission de France ?

Lorsque j'ai voulu établir la liste exacte de ceux qui sont morts au sein de la Mission de France, je me suis heurté — et quelques autres avec moi — à une difficulté particulière : **comment « reconnaître » les membres de la Mission ?**

Avant 1954 beaucoup de prêtres, par la force des choses, restaient attachés officiellement à leur diocèse d'origine, tout en étant pleinement, en leur cœur, donnés à la Mission.

Après 1954 il y a eu, et il y a toujours, pour les prêtres, ce lien de cet engagement personnel qu'on appelle « l'incardination ». Mais bien des prêtres, depuis la date de la Constitution apostolique, après avoir cheminé un temps dans les équipes constituées, ont continué la tâche missionnaire dans un autre contexte tout en vivant de l'esprit qui nous anime. Ceux qui connaissent un peu notre histoire se souviennent de tout ce que doit la Mission à un père Gibouin, à Joseph Chiffolleau, à Jean Gentile et à quelques autres.

Parmi les prêtres décédés qui ont choisi un jour la voie du mariage, dans le contexte des lois actuelles de l'Eglise, plusieurs ont continué à avoir avec nous plus que des relations fraternelles, la volonté d'une communauté apostolique de destin.

Les événements de 1953-1954, un peu plus tard ceux de 1959, ont fait apparaître parfois des frontières là où il n'y en aurait jamais eu sans cela. Pour les prêtres qui ont cheminé avec Jo. Lafontaine, au Havre, avec Goutteberge, à Givors, ces frontières n'existaient pas, ou du moins elles n'étaient pas « juridiques ». Or la Mission se vit d'abord sur le terrain.

La perplexité n'est pas moins grande quand nous évoquons la Mission de Paris. Dans la pensée du Cardinal Suhard, Mission de France et Mission de Paris faisaient partie du même dessein apostolique. Au cours du conseil solennel qui se tint le 1^{er} juillet 1943, à l'archevêché de la capitale, pour poser officiellement la fondation de

la seconde de ces institutions, le cardinal avait autour de lui les pères Augros, Lorenzo et Levesque, du séminaire de Lisieux, en même temps que les abbés Godin et Daniel. Après avoir relu attentivement les documents et les échanges de cette époque, je crois pouvoir dire que pendant 10 ans il était aussi impossible de confondre les deux missions que de les séparer. Les graves événements concernant les P.O. devaient être à l'origine d'une épreuve où la croix a pu apparaître, un moment, comme une séparation. Avec le recul du temps on voit mieux aujourd'hui les aspects complémentaires des deux familles apostoliques. C'est pourquoi il m'a semblé que la Mission de France ne pouvait oublier ceux, quelle que soit leur appartenance ici-bas, qui ont été pour elle des témoins privilégiés de l'Amour universel, et qui sont maintenant dans le royaume sans frontières.

Il y a aussi ceux qui, pendant plus ou moins longtemps, ont été les éducateurs des futurs prêtres, à Lisieux comme à Pontigny. Le père Ferté, le père Brun, le père Giraud, de par leur responsabilité précise, étaient bien, pendant les années où ils ont été près de nous, membres à part entière de la vie essentielle de la Mission. Comment pourrions-nous les oublier ?

Il en est de même des évêques qui ont eu des responsabilités directes dans notre cheminement. Si le père André Bossuyt a été — avant Jean Rémond — le seul évêque consacré entièrement à la Mission de France, les cardinaux Suhard et Liénart ont eu avec elle plus que les liens pastoraux traditionnels. Chacun avec sa grâce propre, ils ont été réellement **les fondateurs de la Mission** (2). Le fait qu'ils aient porté, en même temps, la charge d'un grand diocèse a permis de souligner le caractère particulier et inédit de cette fondation, différente de celle d'un ordre religieux.

Auprès d'eux, il faut évoquer, plus brièvement, les évêques qui ont fait partie de la Commission épiscopale et ceux qui, à des titres divers, ont pris part, parfois très activement, à la vie de la Mission. Je pense à Mgr Lemonnier et à son rôle au cours des dernières années de Lisieux. Je pense à ceux qui nous ont aidés courageusement et lucidement, soit en intervenant à Rome, ou auprès de l'épiscopat français, en des heures décisives. Qu'il suffise de citer Mgr Liagre à La Rochelle, Mgr Chapoulié à Angers, Mgr Veuillot à Rome et à Paris.

Il n'est pas jusqu'aux deux derniers papes qui n'aient leur place dans cette évocation. Quelque soit le jugement que portera l'Histoire

(2) Cf. E. Suhard : Vers une église en état de mission. (Le Cerf)

J. Vinatier : Le cardinal Liénart et la Mission de France (centurion).

de l'Eglise sur le pontificat de Pie XII, il reste qu'il a fait aboutir, avec le cardinal Piazza et Mgr Feretto, la Constitution du 15 août 1954. Quant à Jean XXIII, c'est le pape du Concile et c'est assez le définir quand nous pensons à l'espérance que nous portions en nous et que nous avons pu, en ces heures, manifester au grand jour.

L'exploration des « frontières » de la Mission de France nous permet de découvrir enfin d'autres visages.

Avant même la mort de l'abbé Godin, « Unis pour... » puis « La Lettre aux communautés » ont fait part régulièrement de nos deuils familiaux. La plupart d'entre nous ne seraient pas ce qu'ils sont sans un père, une mère, des frères ou des sœurs qui rayonnaient leur foi et nous donnaient le témoignage d'un don sans retour. Qu'on me permette de citer ici deux exemples significatifs. En 1967, Jean Gesquière se trouvait en mer quand il apprit, par télégramme, la mort de son père : « Très vite, nous dit-il, la nouvelle filtra à bord. Spontanément mes camarades de travail vinrent m'enlever littéralement le boulot des mains, afin que je puisse profiter d'un peu de silence et de recueillement. Je m'éloignais quelques instants, à l'arrière, priant, pensant au Père. Le novice machine vint me tirer par le bras : « on t'attend au réfectoire ». Ils étaient tous là, sauf le gars de quart. L'un d'eux me dit : « on n'est pas beaucoup croyants, mais on va prier avec toi ».

Mon émerveillement, mon émotion devant tant de délicatesse... Pendant la messe, je leur dis ma peine et toute mon espérance, unissant ma douleur à la douleur de tous les hommes. Je leur parlais de mon père. Je le considérais plus constamment présent, grâce à Jésus-Christ. Ils m'ont écouté avec une profonde attention. Un vieux matelot pleurait dans son coin. Après la messe, le maître graisseur me dit : « on fait parfois les cons, mais on a du cœur. »

J'y ajoute cette phrase de Jo Lafontaine, qui traduit avec tant de simplicité et de bonheur ce que tant d'entre nous ont un jour éprouvé : « Ma mère était la seule à vivre assez profondément pour être, à mon égard, une exigence qui pose les questions vraies dont on ne peut pas ne pas tenir compte. »

La Mission, il faut le rappeler, c'est aussi ces hommes et ces femmes qui, sans phrases, ont été les « bons et fidèles serviteurs » de toutes nos tâches humaines et spirituelles. Je pense à M. et Madame Choubard, à Pontigny. Je pense à celle qui repose tout près du père de Geuser, dans le petit cimetière de ce village, à l'ombre de la vieille abbatale. Découvrant la Mission à Lisieux, elle a tout quitté pour la suivre à Givors, à St-André de l'Eure, enfin à Pontigny, en

offrant sa vie pour l'évangélisation des mondes nouveaux. « Tante Jeanne » Goux reste le symbole de beaucoup d'autres...

Je pense enfin à ces jeunes filles, à ces femmes, que la Mission de France a éveillées à une vocation semblable à la sienne, vivant sans vœux, sans règle extérieure, leur don total à l'Évangile vécu en plein monde. Leur cloître a été l'usine, la ferme, l'hôpital, le quartier. Tout en restant parfaitement autonomes et pleinement laïques, elles nous ont dit qu'elles devaient beaucoup à la Mission. Si nous connaissions mieux l'histoire invisible, nous nous apercevriions que c'est nous qui leur devons cette qualité du regard et cette délicatesse des comportements sans lesquelles il manquerait à notre vie une de ses dimensions évangéliques essentielles. En citant Madeleine Delbrel, Denise Bellegy, Germaine St Supéry, Jacqueline Bagaud, nous penserons à toutes les autres.

On m'excusera d'avoir évoqué des personnes si fort diverses, qui ont cependant entre elles un même lien : ce qu'elles ont apporté à la Mission. Sans elle, elles n'auraient pas été ce qu'elles furent. Sans elles, la Mission ne serait pas devenue ce qu'elle est.

En réalité, cette Mission dont nous sommes les serviteurs nous déborde de toutes parts. L'institution est l'aspect visible d'une réalité invisible beaucoup plus importante. Seul l'Esprit Saint connaît les « frontières » de la Mission, ou plutôt il les fait sans cesse éclater de toutes parts. Paul, faisant irruption dans le collège des douze, leur a dit : « Moi aussi je suis apôtre de Jésus-Christ !. » Et nous vivons, il me semble, de la grâce de Paul.

A l'appui de cela, qu'il suffise de rappeler la naissance et la croissance de l'Association, de ses équipes et de ses 220 prêtres. Nous avons décidé, d'un commun accord, de faire, pour les deux institutions, un seul Annuaire. Ceci est un signe. Et les premiers deuils de l'Association sont également les deuils de la Mission.

Les leçons de leur " passage "

Il y a plusieurs manières de lire la Bible. Il y en a aussi plusieurs de lire l'événement MORT, dans la Mission (3). Je me contenterai

(3) J. Potel et M. Massard, débordant d'ailleurs le cadre de la M.D.F. nous ont proposé deux lectures, très éclairantes dans le n° 47 (sept.-octobre 1974) de la Lettre aux Communautés.

d'indiquer les quelques réflexions qui me sont venues spontanément à l'esprit.

Les missions les plus importantes sont confiées à des humains attachants et fragiles

Les origines des hommes et des femmes qui sont ici évoqués étaient fort diverses : grande bourgeoisie, professions libérales, monde ouvrier, marin ou rural... Tout le monde s'est retrouvé attelé à la même tâche. Ce n'étaient pas des « anges ». L'ascète si particulière de Jean Gentile, le rude tempérament défricheur de Chiffolleau, la ténacité d'André Bergonnier, le franc parler de Christian Berger en ont déconcerté plus d'un, y compris les responsables. D'autres aspects nous les rendaient proches : « Il était surtout à l'aise avec les humbles et les abeilles » a dit quelqu'un du père de Geuser, pendant que le souriant Jules Rouzé était fier d'avoir les plus beaux glaïeuls de la région...

Nous en avons connus qui avaient des dons d'expression incomparables, comme l'abbé Godin, Madeleine Delbrel ou Georges Croissant. D'autres étaient de grands silencieux qui ne révélaient leurs richesses intérieures que dans un certain climat de confiance comme le père Lorenzo, ou même après leur mort comme Pierre Foy (4).

Quelques-uns paraissaient joyeux qui, au fond d'eux-mêmes, étaient de perpétuels anxieux ; et nous savons que les plus rudes étaient souvent les plus sensibles.

Humains, très humains, le Seigneur nous révèle, à travers eux que c'est Lui le maître d'œuvre et l'inspirateur. Combien souvent reviennent, dans leurs confidences, des témoignages semblables à celui d'André Bergonnier : « Quand l'Évangile vous a pris, que ce monde vous a pris et qu'on voit le chemin à parcourir pour les faire se rejoindre, on ne peut que se sentir petit et assailli de partout... Croire à la valeur essentielle de ce qu'on vit, sans voir forcément aboutir à Celui pour qui on donne sa vie. Croire que la Mission, avec

(4) Cf. les numéros spéciaux de la *Lettre aux Communautés* consacrés au P. Lorenzo et à Pierre Foy (septembre 1959, et septembre 1962).

l'Evangélisation passent d'abord par la vigueur de notre vie spirituelle. Etre convaincu de sa pauvreté en ce domaine. » (5)

“ Par les chemins qu'il lui plaira ”

Un mot, toujours le même, revient sans cesse dans les lettres, les réflexions, les rapports des prêtres de la Mission : celui de DECOUVERTE.

Découverte du monde ouvrier, de ses conditions de vie ; découverte de la classe ouvrière, de ses combats, de son espérance inépuisable et renaissante.

Découverte des mille visages du monde rural, de sa sagesse, fruit d'une longue expérience et d'épreuves séculaires.

Découverte du Tiers-Monde, de ses richesses humaines et spirituelles.

Découverte de « l'autre », chemin vers la découverte de Dieu.

« Ne crois pas trop facilement connaître Dieu, nous rappelle E. Cossement ; Dieu est plus grand que les images dans lesquelles ton milieu culturel en vient à l'enfermer. Dieu est lui-même « l'Autre ». L'acceptation de l'autre, la reconnaissance de l'autre, avec le « vivre-avec » quotidien, nous permet de témoigner, dans l'Eglise, que Dieu est aussi « Autre » que les tentatives d'annexion et de possession d'un milieu qui se dit catholique pourraient nous le faire croire .»

Découverte de l'équipe, découverte de ce qu'est le paganisme aujourd'hui, chez les autres et d'abord en nous :

« La vie toute simple découverte dans la lumière éblouissante de la nuit obscure. » La mort aussi : « Je crois que c'est lorsqu'on est arrivé à se dépasser soi-même que l'on découvre vraiment la Joie de Pâques. » (P. Foy).

Découverte des pauvres, là où on ne pensait pas les trouver... Chacun pourrait poursuivre cette énumération...

(5) L. Rétif. André Bergonnier. Castermann, p. 179.

La plupart du temps ces découvertes successives entraînent, pour un prêtre, pour une équipe parfois, un **changement de vie, accompagné d'un changement de vivre la Foi**. La « fidélité au réel », qui fut une des premières et des plus décisives découvertes de Lisieux, a engendré des « itinéraires spirituels » imprévisibles. Quatre mois avant sa mort, les étapes qu'a pu décrire en détails Georges Croissant sont révélatrices de beaucoup d'autres :

« Voici mon évolution aujourd'hui : j'ai d'abord été trois ans prêtre-professeur ; puis prêtre en paroisse à la M.D.F. ; puis prêtre en paroisse et au travail (« une embauche qui a changé ma vie » 1966) ; puis je suis devenu prêtre au travail et en paroisse ; et maintenant j'essaie d'être un militant ouvrier prêtre, en même temps que j'assume avec d'autres chrétiens (prêtres, religieuses et laïcs) la responsabilité d'une église locale dans les quartiers ouvriers ».

Il faudrait un jour reprendre chacune de ces étapes pour y lire, à travers quelles découvertes ce prêtre-professeur breton est devenu un prêtre-militant-ouvrier dans un faubourg de Reims.

Les pauvres n'accueillent l'Évangile que de la part des pauvres

A l'issue du premier « Concile » de Jérusalem Pierre, Jacques et Jean reconnurent publiquement la mission de Paul auprès des « païens ». Les trois « colonnes » de l'Église « nous donnèrent la main en signe de communion, afin, dit l'Apôtre, que nous allions, nous vers les païens, eux vers les circoncis. Simplement, nous aurions à **ne pas oublier les pauvres**, ce que j'ai eu bien soin de faire pour ma part. » (Gal. 2, 7-10)

Les pauvres, au sens biblique et évangélique du mot, leur accueil et leur écoute restent la pierre de touche de la mission. Nous retrouvons ce repère bien visible dans la vie des frères évoqués au long de ces pages.

Pauvres, certains l'ont été parfois jusqu'au dénuement, comme Louis Delcourt, ce laïc serviteur d'une des premières équipes de la Mission de Paris qui donnait, sans les ouvrir, les colis reçus. « Pour

l'ensevelir, nous rapporte un de ses amis, on dut aller acheter une chemise : Il n'en avait pas de rechange chez lui .» (1947)

Pauvre, le père de Beauchesne, de Villeréal, portant toute sa fortune dans la légendaire musette de cuir qui ne le quittait jamais.

Serviteurs de ces pauvres entre les pauvres que sont les malades, nous pensons aussitôt à Jan-Louis Cartet et à Roger Salvart.

Pauvre, un père Lorenzo qui n'avait qu'un seul trésor : cette « voix qui criait l'Evangile », sans oublier pourtant la vieille pipe « qui le détendait plus que tout autre chose ».

Pauvres, ceux qui, en France, refusèrent toute promotion professionnelle, et voulurent rester dockers ou bien ouvriers agricoles.

Serviteur de ce Tiers-Monde, aux richesses matérielles et humaines exploitées par les pays riches, ces prêtres comme Robert Etave, adoptant, au Brésil, 17 enfants orphelins et réunissant le miracle de les faire vivre jour après jour.

Il faut y ajouter ceux qui se sont insérés dans les combats collectifs pour défendre la dignité des hommes et leur soif de justice...

Quelques-uns nous ont dit également qu'ils ont voulu vivre leur célibat dans la lumière de cette pauvreté, comme le signe d'une recherche de l'absolu que scellera précisément leur mort :

« Au plus profond de moi, écrira André Bergonnier à un ami, Dieu a mis une telle passion de l'Absolu que j'en suis dévoré. En moi qui me sens si pris dans le charnel, si passionné du mystère de l'aventure humaine, Dieu a jeté le feu de son Absolu... Il ne faut plus avoir d'autres soucis que l'Evangile, que la Mission ».

La prière aux frontières du monde et de l'Eglise

L'Absolu : si ce terme qualifie l'engagement de l'apôtre au milieu de ses frères, il est lié de façon encore plus décisive à la prière. Dès le temps de Lisieux, celle-ci fut une recherche permanente, et souvent un tourment, car, comme le rappelait le père Augros :

« il s'agissait d'apprendre à discerner la présence du Seigneur dans la vie quotidienne, (personnes et événements), à découvrir ses exigences et à y soumettre sa vie ».

Mais on était loin alors des «renouveaux charismatiques» ou autres. Les séminaires ne nous avaient pas habitués à faire part aux autres de ce mystérieux dialogue intérieur qui était notre richesse. C'est pourquoi nous voyons les plus exigeants d'entre nos frères se retirer, périodiquement, auprès de ceux qui ont en partage la mission de prière. Ils peuvent en témoigner : les Petits frères de Jésus, Taizé, La Pierre-qui-Vire, et bien d'autres « déserts » qui les ont accueillis.

Pour les plus anciens de la Mission, les messages de Thérèse de Lisieux et du Père du Foucauld ont été déterminants, ainsi que les grandes lettres pastorales du Cardinal Suhard. Il y eut également des textes qui circulaient en polycopie, comme « Nous autres, gens de la rue » de Madeleine Delbrel, ou « Le Milieu divin » de Teilhard de Chardin, enfin le « Cours des sources » ou celui « d'Eros et Agapé » qui apportaient des lumières inoubliables. (6)

Des échos de cette recherche se retrouvent dans les notes ou la correspondance de nos frères.

« Le Seigneur nous a aimés au prix fort, nous ne pouvons pas l'aimer à bas prix ; on n'aime pas Dieu avec des restes. (P. Lorenzo)

« Pour donner tout son temps, il faut savoir donner un temps. Celui qui ne prie pas est un muet spirituel. » (P. Foy)

« Ce n'est pas moi qui cherche Dieu. C'est fondamentalement Dieu qui me cherche. » (A. Bossuyt)

« Ce n'est pas par un dosage abstrait que s'opère la conciliation de l'action et de la contemplation. Il en existe une synthèse vivante, c'est la sainteté. Ce qui sépare radicalement l'apôtre du propagandiste, c'est que le second persuade ou recrute, tandis que le premier témoigne ou transmet la vie. » (Cardinal Suhard)

La plupart de ceux qui sont entrés dans la lumière de Dieu auraient volontiers signé cette dernière phrase. Car s'il y a une résurrection de la prière aujourd'hui, elle a pris ses racines dans ces années obscures, dans une contemplation vécue au cœur de la vie et des combats humains.

(6) Des retraites, comme celle du P. Gélin (mort en 1960) étaient nourries de sève biblique. Le livre relatant la vie d'Henri Perrin, prêtre ouvrier mort en 1954, eut un grand retentissement sur la vie spirituelle des prêtres de la Mission.

Pas de mission véritable qui ne rencontre un jour la Passion

Il faut accueillir ici ce mot de Passion avec la double dimension qu'il comporte. Vouloir faire la mission sans être un **passionné** — passionné de Dieu et passionné des hommes — l'expérience des siècles montre que c'est un chemin sans issue. Mais c'est parce que le plus passionné des hommes, Jésus de Nazareth, a vécu la Passion de la Semaine Sainte. « Le disciple n'est pas au dessus de son maître », et c'est pourquoi chacun de nos frères disparus a vécu, à sa manière, cette communion à la Passion du Christ.

Elle a pu se présenter de bien des manières : épreuves personnelles, heurts des tempéraments dans la vie d'équipe, défaillances de la santé... Mais la plus fréquente, à coup sûr, est venue de l'**incompréhension de leur vocation missionnaire** par d'autres prêtres, par des chrétiens, par les responsables des diocèses.

Après avoir élaboré, en 1969, avec l'équipe St Louis de Marseille un projet pastoral qui alliait la prise en charge de la paroisse avec la présence au travail, Christian Berger réagit vigoureusement devant les réticences du diocèse :

« Ce projet est certes un projet humain, mais il contient quelque chose qui nous dépasse et qui ne vient pas de nous. On a l'impression d'une église qui parle chiffre, nombre, alors que nous parlons Mission...

Pour moi, ça me fait mal, ça me fait très mal. J'ai l'impression que certaines cicatrices s'ouvrent à nouveau et ce n'est pas la première fois. Je sens encore plus fort la déchirure qu'il y a entre l'Eglise et le monde ouvrier. Je la porte dans ma peau. Psychologiquement, je n'en peux plus. Pourquoi ce sont toujours les mêmes dans l'Eglise à qui on n'a pas peur de faire mal ? »

15 ans après 1954, les cicatrices existaient toujours. Ceux qui avaient vécu le drame de conscience de ces années le porteront souvent jusqu'à leur mort. Jo. Lafontaine parlera d'un « crucifiement sans révolte ni abandon ». Et l'expression est sans doute une de celles qui traduit le mieux ce que tous ont alors vécu (7). Car des hommes

(7) Joseph LAFONTAINE — prêtre ouvrier. Plaquette éditée par ses amis du Havre au moment de sa mort.

libres, des prêtres chez lesquels vibraient tous les sentiments humains étaient alors en cause. Les confidences que nous connaissons permettent de dire que la véritable histoire des P.O., entre 1953 et 1960, reste à écrire, cette histoire qui touche de si près la Passion.

Ceux que nous évoquons n'étaient pas tous prêtres en 1954, ou même en 1959. Par contre il est une passion que tous ont connue et que beaucoup ont exprimée : il s'agit de la remise en cause de leur Foi par ce monde dont ils partageaient la vie et le destin. Roger Salvart notait combien il est éprouvant, quand on est en contact quotidien avec des mourants, de donner un sens à la prière. Tous les P.O. ont redit de cent manières la brusque — ou lente — transformation que provoque le contact fraternel avec des hommes debout, équilibrés, dévoués, qui vivent sans références apparentes avec la foi en Jésus-Christ :

« N'est-ce pas, disait André Bergonnier, ce sentiment humain que l'on éprouve parfois d'avoir donné sa vie pour rien, rien que l'on voit naître, rien que l'on voit pousser, rien que l'on voit grandir. Ce sentiment d'écrasement devant l'indifférence, devant le monde qui s'en fout... Pourquoi s'être lancé là-dedans ? L'impression que d'avoir donné sa vie ne changera rien à rien. »

Oui, la Passion du Christ peut prendre bien des formes. Aucun de nos frères n'a pu l'ignorer, car elle reste concrètement liée à la Mission.

La Mission, une certaine manière d'être témoins de la Résurrection

Il fallait, je crois, rappeler ces réalités essentielles. Le miracle c'est que ces témoins nous répètent qu'ils ne regrettent pas leur engagement premier, bien au contraire. Par leur mort, ils nous rappellent qu'ils sont entrés chacun à leur tour dans la Résurrection.

« C'est fou comme je sens actuellement ma vie se recentrer, nous dit, deux mois avant son accident fatal, André Bergonnier, comme je réapprends pour qui j'ai joué ma vie. Pour vivre et mourir pour le Christ, il faut être complètement donné à l'appel : je lui en demande le courage et la joie. »

La mort de nos frères et de nos sœurs leur a donné « leur visage

définitif ». Ils étaient tellement incorporés à la Mission qu'au moment de s'en aller ils ont pu dire, comme P. Foy :

« Ce n'est pas partir qui me fait de la peine. C'est la pensée de laisser la Mission dans l'embarras et tant de gens que j'aime dans la peine, à cause de moi. »

Je ne saurai mieux clore ces réflexions qu'en laissant la parole au Cardinal Suhard : c'est du reste la dernière page de son journal :

« Je vois l'effort des apôtres pour se maîtriser eux-mêmes et garder leur sang-froid face au bloc colossal du paganisme.

Je vois l'effort d'imagination pour saisir le point où se fera la trouée.

Je vois la volonté de risque dans la prudence et dans l'élan.

Je vois tous les risques de la persécution (persiflage, déceptions, attaques, calomnies.)

Je vois la volonté de se heurter à l'obstacle quel que danger qui surgisse, même le péril de mort.

Je vois... »

Parce que nous croyons à la communion des saints, nous savons dans la Foi, que ceux qui ont été rappelés **voient**. Ils savent, avec Thérèse de Lisieux, que leur mission avait seulement commencé ici-bas.

Le vent monte toujours sur la plaine comme aux premiers jours de de Lisieux.

Guy Marie Riobé

par Jean-Baptiste Chevalier

Guy Riobé devait participer aux journées de juillet (voir article précédent). Il est mort dans l'anonymat au cours de la grande transhumance estivale. Il fût cependant très présent à ces journées.

Pour beaucoup, il restera l'évêque courageux par ses prises de position évangéliques dans les problèmes humains : objection de conscience, armement... Jean-Baptiste CHEVALIER, prêtre du diocèse d'Angers, nous livre ici comment Guy RIOBE a accompagné une équipe de prêtres dans son souci de servir l'Évangile.

Ce témoignage est très, très partiel ; ce n'est qu'un grain de sable, par rapport à tout le vécu du P. Riobé, même en Maine-et-Loire.

Le premier souvenir que j'ai de lui c'est celui d'un prêtre qui parlait de la mère de Jésus comme étant bien des nôtres, comme une fille très humaine, nous ressemblant.

En 1944, vicaire à St-Barthélémy d'Anjou, près d'Angers, tout jeune prêtre, les yeux ouverts par Lisieux, je me posais déjà bien des questions.

Je suis allé le trouver. De lui-même, il réunissait de temps en temps, une dizaine de jeunes prêtres, hors des sentiers battus. Nous pouvions dire tout ce qui nous faisait problème. Il cherchait avec nous. Nous en repartions éclairés et regonflés.

Un jour, je lui dis que je ne pouvais plus continuer à faire les baptêmes en latin. « Vas-y en français, me dit-il, on verra bien ».

Là aussi il lui fallait de l'audace, en ce temps-là ; il prenait sa part de ris-

que dans l'affaire. J'ai commencé. Il y eut de sérieuses explications... Il prit ses responsabilités.

L'année suivante, sentant que nous avions besoin d'un homme qui nous dynamise et nous libère, il invita le petit groupe à une retraite du Père Monier, et il y participa. C'est là, je crois, qu'être chrétien a pris un autre visage à nos yeux. Une bouffée d'oxygène, cette retraite. Il avait su mettre un Père Monier sur notre route.

Après le retour des prisonniers, j'ai demandé à partir à la Mission de France. Refus de mon évêque. Le Père Riobé saisit la balle au vol. A cette époque, il était question de « doyennés missionnaires ». Il réunit quatre prêtres chez lui, en vue d'en créer un dans le Montreuillais. On y partira d'abord deux. Et il sut trouver d'autres volontaires de façon à ce que, peu à peu, tout le doyenné soit dans les mêmes perspectives. Là aussi, il se compromit avec courage. Tout cela et bien d'autres prises de positions à l'échelle du diocèse, préparaient son combat à venir.

« Directeur des œuvres », il portait très fort dans sa peau le travail « particulier » d'évangélisation à entreprendre dans deux régions du diocèse : Le Saumurois et le Beaugeois. Il était à l'affût de l'événement qui permettrait une avancée. Cela m'a toujours frappé.

N'est-ce pas parce que l'homme de prière profonde, de contemplation, du temps gratuit, seul avec son Dieu, cô-

toyait en lui, l'homme d'écoute profonde, de temps gratuit avec les gens... les petites gens comme les autres. Il savait flâner avec eux...

Je me souviens d'un dimanche, après une journée de réflexion qu'il avait animée, on a passé toute la veillée avec quelques jeunes et leur père dans une cave en plein roc, mangeant des noix et buvant de temps en temps de ce bon petit 47 saumurois. Il est impossible de dire le nombre de jeunes d'Anjou qui furent « marqués » par lui, surtout comme aumônier d'A.C. rurale et indépendante. Avec combien n'est-il pas resté en relation de véritable amitié ! C'est avec l'un d'eux que je suis allé à sa sépulture. Avec un autre il échangeait des nouvelles, il y a encore quelques mois...

Le moment des premiers prêtres-ouvriers était arrivé. Il fut très lié à leur recherche. Certains du Maine-et-Loire étaient partis à Paris... à Bordeaux. C'est ainsi que, tout naturellement, par son intermédiaire — il était alors vicaire général — on obtint en 1953, que je sois détaché pour travailler à plein temps comme ouvrier viticole. Je me souviens même qu'étant parti pour prendre des « tuyaux » auprès de copains de la M.D.F. au travail dans le rural, il me fit rappeler à l'ordre en disant : « On a obtenu qu'il soit détaché pour entrer au travail, qu'il s'y mette sans tarder ». Sans doute craignait-il ce qui devait arriver ? L'année suivante, la décision de Rome s'est transmise. Rien à faire. « Il faut reculer

pour mieux sauter », me dit le Père Chappoulie, notre évêque.

C'est alors que, toujours avec son flair d'apôtre, le P. Riobé prépare une petite étude sur la situation du Beaugeois, et des prêtres, dont certains sont plus ou moins découragés. Il voudrait qu'une équipe se fasse à l'extrémité N.E. du diocèse, dans le Noyantais, une équipe qui invente des lieux nouveaux avec les gens, des liens autres que ceux existant par la pastorale habituelle. Deux choses m'ont particulièrement frappé en lui, là aussi :

- sa connaissance, comme de l'intérieur, des situations et des personnes.
- son à-propos pour saisir ce qui pouvait faire avancer la mission.

Avec lui, aucun mal pour obtenir de pouvoir continuer à travailler à mi-temps, tout en reprenant des « responsabilités territoriales » (comme on dit aujourd'hui), de pouvoir agrandir l'équipe et de rester en lien avec la Mission de France.

Il était une garantie vivante, solide.

Pas de crainte à avoir, quand il s'était engagé. Des copains volontaires sont très vite arrivés, là aussi, pour faire équipe, prêts à découvrir l'orientation M.D.F. avec l'aide de l'équipe d'Indre-et-Loire.

Le premier soir, quand Marcel Harel est venu nous rejoindre, il nous dit : « il faut qu'il reste... On arrangera cela dans un petit moment... »

De cette façon, le lien avec la M.D.F. et dans le travail avec les gens s'épaississait.

Toujours cette impression qu'avec lui, les portes fermées pouvaient s'ouvrir, s'ouvraient... Cela portait à une certaine audace.

J'avais alors une douzaine de chambres en deux maisons, et j'étais seul habitant à Broc. Les maisons appartenaient à un propriétaire qui ne voulait pas entendre parler de partage avec d'autres. J'enrageais. Surtout en voyant un foyer avec trois enfants dans une seule pièce. C'était l'époque des squattages. Un soir, en lavant la vaisselle ensemble, dans ce vaste presbytère, il me dit : « quand l'Esprit-Saint te soufflera assez fort, va les chercher ». Ces paroles ronronnaient sans cesse en moi. Là encore, pas de problème. Il prendrait ses responsabilités en « haut lieu ». Cela n'a guère tardé... Il y en a du monde à présent sur cette terre presbytérale, une vingtaine, sans compter la salle paroissiale qui est devenue communale.

C'est dans cette maison coupée en trois morceaux que le Père Chappoulie vint un soir, avec lui, écouter des laïcs du coin sur la nécessité pour l'Eglise de prendre un autre visage. Après les premières réticences, ces laïcs comprenaient le travail entrepris sur le secteur pour ficher en l'air les piédestals cléricaux etc... J'avoue qu'avec le Père Riobé on avait toutes

les audaces, jusqu'à offrir en cette circonstance, un repas très frugal au P. Chappoulié, à la manière de ceux qu'on prenait en ferme, le soir, après une journée de durs travaux.

A la même époque, fin 1957, l'équipe s'était réunie chez lui à Angers, pour faire le point. Tout à coup, on sonne. Mademoiselle Jeanne ouvre. C'est un jeune ouvrier, 20-22 ans environ, en tenue de travail... Le père Riobé l'accueille chaleureusement :

— « Tiens, bonjour Daniel. Il y a longtemps que je t'avais vu. »

Lui très à l'aise :

— « Je passais par là, je me suis dit : je vais y dire bonjour. »

— « Assieds-toi avec nous. Tu n'es pas pressé. »

L'équipe continue sa conversation... Au bout d'un moment, le Père Riobé l'interpelle :

— « Qu'est-ce que tu en dis de tout cela, Daniel ? »

— « Je ne sais pas trop... Ah, s'il y avait un gars comme le monsieur qui est là (il montre un des prêtres de l'équipe qui parlait de son travail en ferme) qui venait travailler avec nous dans l'usine... »

— Eh bien, qu'en diraient les gars ? »

— « Ah, je ne crois pas qu'ils verraient cela d'un mauvais œil... Au contraire, je crois qu'ils seraient plutôt contents. »

Le voilà appelé à être évêque. Il

rassembla au presbytère de Nantilly, à Saumur, quelques-uns de ses nombreux amis prêtres de la région. Nous étant toujours appuyés sur lui, j'ai eu du mal à réaliser comment il pouvait tant compter sur nous, sur notre amitié, alors qu'allait descendre la charge épiscopale sur ses épaules. C'est comme s'il avait pressenti les « gros coups » durs qui l'attendaient, voulant vivre l'Evangile dans sa nouvelle tâche d'Eglise. Dans son regard, sa parole, on pouvait comprendre qu'à son tour, il désirait s'appuyer sur nous tous. Pour moi, je m'en suis souvenu à plusieurs reprises, soit en lui écrivant, soit en allant le voir, au moment de ces coups durs. Il y était très sensible. Chacun à ses limites, il avait aussi besoin des frères qu'il a aidés...

Evêque donc, un jour il nous demande de nous rencontrer, prêtres de l'équipe Noyantaise. Il veut nous interroger. C'est bien lui, ça aussi.

— « Vous pensez toujours que la manière de vous situer au travail, insérés enfin comme les autres chrétiens, en pleine pâte humaine, est très importante pour évangéliser ces régions ? »

— « Nous en sommes sûrs. Ce qui n'empêcherait pas certaines tâches de permanence ou de semi-permanence, aussi bien pour des prêtres que pour des chrétiens. »

Ça le hantait. Si donc une brèche pouvait se faire aussi avec des prêtres de son diocèse ! Devant cela, comme devant d'autres questions cuisantes, il

était douloureux. Ce soir-là, il portait en lui une certaine angoisse. C'était visible... Et la brèche se fit.

Un peu plus tard, un foyer de mes neveux, étant allé comme ouvrier dans le Loiret, je le retrouve chez eux. On a dit et redit que c'était un homme libre et qui libérait à cause de Jésus-Christ, en allant à l'essentiel quoiqu'il en

coûte parfois. Je l'ai entendu leur dire de prendre leur « nourriture de foi » là où ils pourraient, que l'essentiel était qu'ils vivent... etc.

Dans ses prises de positions bien connues, comme en tout, on sentait une double passion en lui, celle des hommes, et celle de Dieu. Il ne les séparait jamais.

Des églises pour nos pays

*Recherches de l'atelier des équipes rurales
présentées par Jean Garnier*

Jean Garnier présente dans les pages qui suivent la recherche de l'Atelier des Equipes rurales (A.E.R.). Aux non-initiés cette recherche pourra sembler déroutante, complexe, parfois difficile à saisir. Elle déroute, en effet, parce qu'elle oblige le lecteur à sortir d'un certain nombre d'idées reçues sur les problèmes que pose actuellement le développement du monde rural et sur les tâches qui sollicitent une Eglise attentive à ces problèmes. Elle est complexe, parce que l'expérience des membres de cet atelier ainsi que l'intervention de certains experts — notamment celle de Paul Houée, prêtre et sociologue, sur la notion de « pays » et la conception du développement — ont obligé progressivement à faire jouer ensemble différents modèles d'analyse, tributaires de différentes sciences humaines, pour tenir compte à la fois des données géographiques, du patrimoine culturel et des facteurs sociaux, économiques et politiques qui interviennent dans l'espace d'un pays.

Mais, telle quelle, cette recherche donne particulièrement à penser.

Elle invite à s'interroger sur les tâches des équipes territoriales qui travaillent à dépasser le « complexe » paroissial en s'articulant très directement aux richesses culturelles, aux courants idéologiques, aux résistances et aux initiatives contradictoires qui interfèrent dans un

pays. Elle présente une réflexion sur le développement qui, au delà des formes de planification que tendent à imposer les pouvoirs en place ou les idéologies dominantes, permet de discerner les impératifs d'une relative maîtrise de leur avenir pour des hommes et des femmes qui tiennent à « vivre en pays ». Elle propose enfin en pointillés, en tenant bien compte des difficultés présentes, une dynamique d'avenir pour la tâche ecclésiale : dans la perspective d'une « communion de communautés différentes » où puissent se confronter les affinités culturelles ou idéologiques, en même temps que se fortifier la responsabilité commune de la foi.

Nous souhaitons simplement que cette chronique permette une avancée dans le croisement de nos recherches en suscitant bien d'autres réflexions tout aussi suggestives.

Une recherche se dessine...

Qui sommes-nous ?

des équipes
territoriales
rurales,

Cela veut dire que, dans la diversité de nos professions, de nos engagements syndicaux, politiques ou culturels, dans la variété de nos tâches ecclésiales, nous nous découvrons, ensemble au sein de nos équipes, relatifs à une même terre, à un même espace de vie : au même secteur, au même canton, à la même petite région, au même pays.

Chacune de nos solidarités particulières nous ramène à ce point commun. De même que chacune de nos tâches ecclésiales.

Témoin, par exemple, l'expérience de ceux d'entre-nous qui sont ouvriers : salariés d'entreprises artisanales, industrielles ou agricoles. Les problèmes qui se posent à eux dans leurs entreprises et dans leurs syndicats : salaires, conditions de travail, licenciements, chômage, conscience ouvrière, exploitation, luttes à mener, etc. ont une incidence territoriale qui dépasse de loin l'entreprise. A travers eux, c'est toujours, de quelque manière, la vie et l'avenir de la petite et de la grande région où l'entreprise est implantée qui est en cause. Nous en avons confirmation lorsque nous observons le redéploiement territorial de

**insérées
dans des sociétés
d'interconnaissance
et de coexistence
obligée.**

l'action syndicale qui s'amorce actuellement, notamment à la CFDT, avec la création d'Unions de Pays, c'est-à-dire d'Unions au niveau d'une petite région ou, plus largement, d'un Bassin d'emploi.

De même, ceux d'entre-nous qui cheminent plus directement avec des groupes de chrétiens, par exemple dans le cadre de l'Action Catholique, vérifient constamment que s'interroger sur le rapport de la foi chrétienne à une profession, une classe, un « milieu », cela conduit toujours à s'interroger sur le rapport de la foi chrétienne à la vie « du pays » à travers cette profession, cette classe, ce « milieu ».

Nous pourrions encore faire le même constat, d'un point de vue plus individuel, à propos des tâches paroissiales : accueil des gens, catéchismes, préparations de baptêmes ou de mariages, etc.

Qu'une laiterie ferme, qu'une usine licenciée, qu'une production soit en difficulté, que des terres soient à vendre ou bien qu'elles soient expropriées pour motif d'utilité publique, qu'un promoteur achète, qu'un POS (Plan d'occupation des sols) soit mis en place, qu'un PAR (un Plan d'Aménagement Rural) soit discuté, que plusieurs communes décident de fusionner, ou bien qu'elles s'associent dans un SIVOM (un Syndicat Intercommunal à Vocation Multiple), et c'est, du même coup, **toute une petite région qui en vient parfois à s'interroger sur son avenir.** Et il arrive que cela nourrisse les conversations de l'ensemble de la population, **toutes classes confrontées**, y compris à propos des demandes de baptêmes ou de mariages. D'autant que les relations de voisinage n'ont pas totalement disparu. On a beau être de plus en plus pris, aujourd'hui dans des réseaux d'existence différents, avoir des intérêts et des idéologies contradictoires, on en habite pas moins souvent côte à côte et l'on se croise sur les mêmes routes et dans les mêmes rues, sans pouvoir s'ignorer totalement à longueur de vie. Il n'y a pas d'un côté les champs ou les plaines et puis, de l'autre, les bourgs. Souvent encore, le lieu de travail, de l'action syndicale ou politique, de l'apprentissage scolaire ou professionnel, recoupe, au moins en partie, le lieu de l'habitat, même s'il faut faire un certain nombre de kilomètres pour passer de l'un à l'autre. Dans nos régions, à 15 ou 20 kilomètres à la ronde, tout le monde sait encore plus ou moins qui est tout le monde et quelles sont les options et les appartenances de chacun. A moins, bien sûr, d'être un étranger ou un nouveau-venu au pays.

Nous sommes contraints à poser nos questions, très concrètement, au niveau de nos petites régions, **en terme de « pays »**, et pas seulement en fonction des divers groupes professionnels, des classes, milieux ou cultures qui les composent et s'y combattent.

Ceci entraîne parfois, au sein de nos équipes, des débats difficiles étant donné la diversité de nos insertions et donc parfois de nos analyses et de nos « lectures » du pays.

Nous y gagnons, du moins espérons-le, de **ne pas pouvoir tricher avec la complexité des questions** qui découlent de notre responsabilité commune à l'égard de la foi dans sa rencontre avec le monde d'aujourd'hui.

Très divers, nos "pays" vivent pourtant une commune tension

Depuis les années 1950, date à laquelle les plus anciennes équipes de notre atelier se sont formées sur le terrain, nous avons dû remettre en cause bien des certitudes. Notre compréhension du monde rural a évolué en même temps que nos pays.

que d'éléments
ont modifié,
nos sociétés
rurales I...

Nous avons connu, et parfois vécu personnellement, l'invasion du progrès technique : la mécanisation, le développement de la génétique et de la chimie agricole, la création des CETA, (des Centres d'études techniques agricoles), des GVA (des Groupements de vulgarisation agricole), des GAEC (des Groupements agricoles d'exploitation en commun), des SAFER (Sociétés d'aménagement foncier et d'Etablissement rural)... Nous avons vu l'apparition des cultures « hors sol » (porcs, poules, veaux de farine), la structuration des coopératives et des groupements de producteurs, la montée du Crédit Agricole, la mise en place de « l'inter-profession », la spécialisation des productions, l'éclatement de l'agriculture en au moins quatre agricultures différentes et leur intégration ou leur rejet par les firmes d'amont ou d'aval.

Et, lié à tout cela : la diminution parfois considérable de la population spécifiquement agricole ; la mutation et la diversification des commerces et des artisanats ruraux ; le développement de l'urbanisation des campagnes, des résidences secondaires et du tourisme. Et surtout l'apparition d'une classe ouvrière rurale de plus en plus nombreuse et diverse ; comme aussi d'une floraison de techniciens.

Le panorama syndical et représentatif s'est lui aussi modifié. Depuis 1950, nous avons vu successivement arriver l'échec de la tentative socialiste de la CGA (Confédération Générale de l'Agriculture), et la

mise en place de la FNSEA (Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants) et du CNJA. Puis la création du Comité de Guéret, du MODEF (Mouvement syndical de défense des exploitants familiaux). Puis l'expansion des services de développement des chambres d'agriculture, et, pour finir, au delà de mai 1968, l'apparition contestatrice des Paysans Travailleurs. Et plus récemment encore celle du MONATAR (Mouvement national des travailleurs agricoles et ruraux) et des travailleurs paysans.

Encore ne s'agit-il là que de l'agriculture et faudrait-il compléter en évoquant la création du CJA (Centre des jeunes artisans) et le redéploiement après les années 1950 des syndicats de salariés FGA - CFDT et FTA-CGT.

Et nous ne citons là que le nom des organisations qui reviennent le plus souvent dans nos bouches. En 30 ans, le développement des organismes agricoles et ruraux a été véritablement considérable. Au point que nous nous sommes crus parfois obligés d'offrir un petit dictionnaire des sigles ruraux à ceux de nos camarades urbains avec qui il nous arrive le plus fréquemment d'échanger de nos problèmes, pour qu'ils puissent s'y retrouver.

Cette évolution témoigne de l'agression subie par nos sociétés rurales du fait de la révolution industrielle et urbaine qui se développe, **selon le modèle capitaliste, depuis un siècle et demi.** Aujourd'hui, **cette agression n'est plus une agression extérieure** comme cela était encore le cas avant la période 1920-1950, alors que l'on avait pas encore trouvé le moyen, avec le tracteur et la moissonneuse-batteuse, de mettre des machines industrielles sur des roues, brisant ainsi les servitudes de l'espace. Ni non plus celui de régulariser et parfois d'augmenter le rythme et le rendement des productions animales et végétales. Ou de sophistiquer les productions alimentaires en transformant, par exemple, la luzerne en granulés, le lait en tubes Nestlé ou en yogourt aux fraises Yoplait, et le maïs en amuse-gueule pour apéritifs.

Les progrès de la mécanisation et de la construction, avec leurs conséquences urbaines, ceux de la chimie et de la biologie animale et végétale, (d'autres aussi, mais ceux-là surtout), ont eu pour conséquence de faire pénétrer la révolution industrielle et urbaine à l'intérieur même de nos sociétés qui avaient, jusque-là, gardé leur cohérence et leur culture propre : domestique, villageoise et de terroir. Et cela les a fait éclater : culturellement, économiquement, politiquement.

elles connaissent
toutes l'agression de
la société industrielle
et urbaine,

**et pourtant
la modernité
ne les imprègne
pas de façon
homogène ;**

Si bien que nous nous trouvons tous, aujourd'hui, dans nos divers pays, placés devant **une réalité complexe où les différences culturelles se croisent avec les différences socio-économiques et politiques, sans les recouvrir exactement.** Tandis que les réseaux de relations se croisent sur des espaces variés.

C'est un trait commun à tous nos pays ruraux d'y rencontrer des gens culturellement intégrés à ce que nous appellerons, faute de mieux, la modernité : agriculteurs, artisans et commerçants, ouvriers salariés d'organismes, gens de professions libérales ; et puis d'en rencontrer d'autres, dans les mêmes productions ou les mêmes professions qui continuent de penser, en tout ou partie de leur vie, parfois simplement au niveau religieux, selon les anciens schémas de la culture paysanne. Et nous voyons ces deux catégories culturelles voter parfois pour le même député aux élections législatives, coexister dans les mêmes partis politiques de droite et de gauche.

C'est bien ce qui complique le tableau : un homme peut-être, en même temps, un producteur averti, un technicien compétent, un ouvrier qualifié, et puis rester marqué sur d'autres plans par la vieille culture paysanne : par exemple dans sa conception de la vie familiale ou communale, ou bien plus largement, dans son idéologie politique, dans les pratiques de sa vie religieuse ou de son athéisme.

Et d'autre part, les difficultés actuelles de tant d'agriculteurs moyens qui se trouvent aujourd'hui coincés dans le cycle infernal de l'investissement-endettement n'a pas pour cause leur incapacité à s'accorder à la modernité, mais la logique même du libéralisme économique.

**ce qui provoque
un développement
ambigu.**

Cependant, aussi composite que soit le tableau, et quelles que soient nos difficultés à en analyser les composantes et à en rendre compte, une chose apparaît clairement : **la destructuration des anciens modes de vie** paysans qui demeurent cependant présents à travers bien des persistances. Et puis **leur remplacement par de nouveaux modes de vie** issus de la révolution industrielle et urbaine capitaliste. Modes de vie qui suscitent, eux aussi, des contestations chez ceux-là même dont nous avons dit, il y a un instant, qu'ils étaient accordés à la modernité, lorsqu'ils s'en découvrent les victimes économiquement et culturellement.

Il s'agit dès lors de savoir ce que cela signifie pour nous, c'est-à-dire pour les Eglises dont nous avons concrètement la charge, que de

vivre cette destructuration et cette restructuration : ce développement ambigu de nos sociétés ?

Nos équipes sont directement concernées par le " vécu global " de l'église locale

Nous ne définissons pas nos équipes par le fait que certains de leurs membres ont plus directement en charge des paroisses.

on ne peut plus confondre équipes territoriales avec équipes paroissiales.

On confond trop souvent, nous semble-t-il, équipes territoriales avec équipes paroissiales. Quitte à s'arranger, un peu trop facilement peut-être, avec les mots, en reconnaissant que lorsqu'on parle de paroisses, on parle aussi, en même temps, d'autres choses : par exemple de tous les services et responsabilités assumés par l'Eglise localement.

Sur ce point, notre situation est nettement différente de celle de nos camarades urbains qui sont en équipes territoriales. Nos équipes n'ont pas seulement en charge une ou deux paroisses, mais souvent des poussières de paroisses, parfois 20 ou 30, autant que de communes dans le secteur ou la petite région. Et beaucoup de ces paroisses ne sont plus que des fictions juridiques dont seuls nos registres paroissiaux gardent la trace. C'est particulièrement vrai lorsqu'il s'agit de paroisses relatives à des communes de moins de 500 habitants, voire de moins de 80 habitants.

Notre situation et notre expérience nous poussent à **marquer clairement les limites du champ paroissial**. Limites qui tiennent à l'origine des paroisses rurales : à l'univers auquel elles étaient et demeurent accordées.

la création des paroisses avait été en son temps prometteuse d'avenir pour la foi ;

Nous avons souligné dans notre atelier, avant même d'avoir commencé cette recherche sur Eglise et Pays, combien la création des paroisses rurales avait été en son temps (Ve - XIe siècles) riche de sens et prometteuse d'avenir pour la foi. « Elles ont en tout cas exprimé, pendant plus de 10 siècles, en gros jusque vers 1950, une manière de comprendre le mystère du Christ et de l'inscrire dans l'histoire conforme à l'économie, au mode de vie, à la culture des sociétés

**elles demeurent
encore le champ
de la religion populaire
dans son lien
aux persistances
de la vieille culture
agraire**

**nos églises
ont encore besoin
de bases d'accueil
des demandes
religieuses
traditionnelles**

rurales anciennes : domestiques, villageoises et de terroir ». Mais c'est précisément cela qui rend nos **paroisses rurales aujourd'hui vulnérables**. Si elles perdent aujourd'hui leur signification, si beaucoup de chrétiens ne s'y retrouvent plus, au sens propre ou au sens figuré, c'est bien précisément parce qu'elles évoquent un âge, une époque, un mode de vie des hommes, une économie et une culture agraire qui sont en train de se disloquer.

Cela ne veut pas dire que nous soyons agressifs à l'égard des paroisses ou des restes de paroisses qui existent encore dans nos pays. Nous reconnaissons qu'elles **répondent encore au besoin de ceux qui demeurent, religieusement, des gens de la vieille culture paysanne**. Et c'est pourquoi certains membres de nos équipes acceptent de s'en occuper plus directement, sachant d'expérience qu'une culture, y compris religieuse, n'évolue et ne s'ouvre que si l'on commence d'abord par la reconnaître et la respecter.

Nous dirions volontiers que le champ propre à nos paroisses rurales aujourd'hui, c'est le champ de la religion populaire dans son lien aux persistances de la vieille culture agraire. Et que le fait d'avoir ainsi délimité ce champ rend nos équipes plus aptes à assumer positivement les demandes et les tâches qui en découlent : les 3/4 au moins des demandes religieuses et des tâches concernant les baptêmes, le catéchisme, les mariages, les enterrements et les messes. A quoi nous pourrions ajouter, ici ou là, quelques demandes de pèlerinages.

Répetons-le : une culture ne s'ouvre que si l'on commence d'abord par la reconnaître et la respecter. Nous pensons donc que la meilleure manière de traiter les demandes religieuses traditionnelles consiste à **les accueillir, à leur donner droit de parole**. Parce que c'est à travers cette prise de parole qu'elles auront la possibilité de prendre conscience de ce qu'elles portent en elles le contraire à l'Évangile et de s'en libérer. Dans un contexte qui ne serait plus celui du tout ou rien, d'un simple rapport de clientèle entre curé et demandeurs.

Nos Églises ont aujourd'hui besoin de bases d'accueil de ces demandes religieuses traditionnelles. Nous pensons que certaines paroisses de villages plus importants ou mieux situés par rapport aux déplacements quotidiens des gens sont appelées à jouer de plus en plus ce rôle. **A condition de les adapter à cette tâche**. Ce qui ouvre

**mais de nouvelles
demandes surgissent
qui ne relèvent plus
de la vieille culture
paysanne ;**

tout un chantier de recherches et de réflexions. Notamment à propos de la pastorale du baptême qui demeure le lieu de passage obligé de tous progrès en matière de pastorale des sacrements et de la catéchèse. Nous souhaitons que ces recherches soient plus directement prises en charge, non seulement par quelques prêtres de nos équipes, mais aussi par d'autres membres de nos Eglises locales. Ceci est nécessaire au bon témoignage de l'Eglise dans nos pays. Car **chacune des attitudes de l'Eglise y est constamment référée aux autres par la population.**

Mais, après avoir ainsi reconnu les limites et la validité du champ paroissial, nous devons immédiatement ajouter que nos équipes reçoivent également **un certain nombre de demandes religieuses qui ne relèvent plus de la vieille culture paysanne.** Demandes que le champ paroissial n'est plus à même de traiter correctement.

Mais, après avoir ainsi reconnu les limites et la validité du champ paroissial, nous devons immédiatement ajouter que nos équipes reçoivent également **un certain nombre de demandes religieuses qui ne relèvent plus de la vieille culture paysanne.** Demandes que le champ paroissial n'est plus à même de traiter correctement.

Cela se manifeste d'abord à travers un certain nombre de demandes relatives aux sacrements : baptêmes, mariages, etc. Toutes les demandes en ces domaines ne sont pas des demandes traditionnelles.

Nous avons, par exemple, dans nos équipes, l'expérience de célébrations de la Foi : baptêmes ou mariages par exemple, vécues **hors du cadre paroissial.** Parce que ce cadre ne permettait pas de vivre la fête « autour du Christ » à laquelle les parents ou les fiancés souhaitaient pouvoir inviter leurs familles et leurs amis. Cela a pu se passer, par exemple, dans un hangar à pommes qui s'est révélé plus apte en cette occasion à devenir l'espace (sacré ?) dont on avait besoin que l'Eglise du village. Dans l'église, on se serait retrouvés figés, incapables, malgré soi, de la spontanéité et de la fraîcheur nécessaires à la fête chrétienne que l'on souhaitait vivre.

Nous vérifions ainsi que nos presbytères et nos églises de paroisses, même restaurées, renvoient à un passé de la Foi auquel un certain nombre de chrétiens de nos pays ne sont plus eux-mêmes acculturés.

**de nouveaux espaces
ecclésiaux
se dessinent
hors du cadre
paroissial.**

Mais cette inadaptation culturelle des paroisses apparaît avec plus d'évidence encore lorsque nous considérons **ce qui se vit, actuellement, dans un certain nombre de petits groupes de chrétiens** qui ont pris forme, dans nos pays, hors du cadre paroissial.

Ces groupes sont divers, rassemblés pour des motifs différents : prière, célébration de l'eucharistie, prise en charge de tel ou tel aspect de la responsabilité de l'Eglise dans le pays, réflexion sur la Foi vécue dans les engagements ou la profession, étude de l'Écriture, acheminement d'adultes vers le baptême, etc. Mais ils ont entre-eux un point commun. Ils sont composés de **gens dont la compréhension du monde et de la Foi a été plus ou moins profondément bousculée par l'évolution de nos sociétés. Et qui éprouvent le besoin de la repenser et de la célébrer.** Mais dans d'autres cadres, et selon d'autres schémas de pensée que ceux de la paroisse.

Nous ne pouvons donc pas raisonner dans nos équipes comme si, prêtres, nous étions les seuls à être véritablement en prise sur l'évolution de nos sociétés du fait de nos engagements. Ou bien comme si nous n'avions comme seuls partenaires chrétiens que ceux qui n'en finissent pas de se trouver à l'aise dans le cadre de nos vieilles paroisses et dans le passé de nos Eglises locales. Dans nos Eglises locales, d'autres chrétiens que nous, sont, eux-aussi, en prise, culturellement, économiquement, politiquement, avec l'évolution de nos sociétés. Entre eux et avec nous, ils s'interrogent sur ce que cela signifie, pour la Foi et pour l'Eglise, que de vivre cette évolution. Et ils inscrivent, dans l'espace de nos pays, une autre manière d'être et de vivre de l'Eglise que celle des paroisses.

Reste à savoir si cette manière d'être et de vivre est **à la mesure des appels de l'évangile et de l'évolution de nos pays ?**

D'où notre recherche.

Les accents de notre recherche

Grilles et champs d'analyse

A peine avons-nous posé l'hypothèse d'une recherche sur « Eglise et Pays », dans l'atelier, que la question a été posée : mais **les milieux de vie ?**

**on ne peut oublier
l'importance
des structures
et des appartenances
de classe ;**

Cette réaction nous a paru tout à fait révélatrice. Elle montre que nos analyses s'organisent assez, spontanément, selon un schéma vertical qui privilégie, dans nos manières d'agir comme dans nos manières de penser, les structures de production et les appartenances de classe.

Cela découle de l'éclatement de nos sociétés, de nos solidarités professionnelles, de l'approfondissement de nos analyses politiques du fait de nos engagements ou de l'engagement « à gauche » d'un certain nombre d'autres chrétiens que nous.

On ne saurait reprocher à nos équipes et à nos Eglises locales de ne pas avoir pris en compte **le fait de la lutte des classes**. Cela marque jusqu'à la manière dont s'opère, aujourd'hui, dans nos Eglises, le regroupement des chrétiens les plus conscients politiquement. Cela se fait, le plus souvent, par milieux sociaux, par branches d'activité professionnelle ou de production. Moyennant d'ailleurs, souvent, d'autres distinctions, du fait de **la place de chacun dans la production, de ses choix politiques ou de ses projets de société**.

L'éclatement socio-professionnel et politique qui marque, aujourd'hui, nos sociétés rurales a pour reflet l'éclatement socio-professionnel et politique de nos Eglises locales. Et nous avons nous-mêmes travaillé à faire en sorte que cela soit vécu positivement par nos Eglises. En fonction d'**une autre compréhension de l'unité** que celle qui avait cours dans les sociétés et les Eglises rurales d'autrefois.

Nous ne posons plus le problème de l'unité de nos sociétés et de nos Eglises dans les termes d'hier, où toute division et tout conflit

**pouvons-nous
encore parler
d'un vivre-ensemble
de nos pays ?**

étaient spontanément vécus comme un mal, du fait de la nature englobante de la société villageoise et du caractère unificateur de la Foi dans cette société.

Notre manière de poser, aujourd'hui, concrètement, le problème de l'unité tend à objectiver les conflits comme autant de moments historiques, nécessaires et inévitables, des moyens dynamiques susceptibles de faire advenir une plus grande unité réelle. De ce point de vue, le marxisme et la psychanalyse nous ont beaucoup appris, chacun dans leur domaine propre.

Or, voici qu'après avoir ainsi pris en compte l'éclatement de nos sociétés et leurs conflits, nous nous mettons à parler, dans notre atelier, de « vécu-global » et même de « vivre ensemble » des gens de nos pays.

Ce vocabulaire, cette manière de parler, ne traduiraient-ils pas un recul dans nos prises de conscience politiques ? Ne serions-nous pas en train d'en revenir à un réformisme de mauvais aloi ? Ou, plus gravement encore, à un vide de conscience politique ? C'est-à-dire, dans les faits, à des options politiques de droite ?

Il est normal que ceux de nos équipes ou de nos Eglises locales qui sont plus directement et plus radicalement engagés syndicalement et politiquement, dans le combat ouvrier par exemple, se posent et nous posent la question.

Mais nous devons dire que la question, ainsi posée, nous paraît mal posée. Dans la mesure où elle semble introduire une confusion entre la vigueur (ou la non-vigueur), la rigueur (ou la non-rigueur), la pertinence (ou la non-pertinence) de nos analyses et puis le fait de prendre comme champ de nos analyses non point seulement telle ou telle branche d'activité professionnelle, mais, plus largement, le « vécu-global », le « vivre-ensemble » des gens de nos pays.

Autres la vigueur, la rigueur ou la pertinence d'une analyse. Autre le champ à propos duquel on la fait fonctionner.

Nous sommes des équipes territoriales : notre champ d'analyse, c'est le « vécu-global », le « vivre-ensemble » des gens de nos pays.

Ce qui n'exclut pas une analyse des luttes qui s'y développent. Mais ces luttes prennent, ici, un tour particulier. Elles ont précisément pour objet la maîtrise des changements de nos sociétés et l'aménagement de leur espace.

**nos situations
nous appellent
à nous engager
dans la mise
en œuvre d'un
développement
« pour tous »...**

Il y a un aspect horizontal de nos analyses qui est nécessaire. Comment rendre compte, autrement, des conflits dont nos espaces sont l'objet ? Pour la maîtrise de la répartition des sols, l'obtention des équipements nécessaires à la vie collective, la prise de pouvoir dans les organismes qui ont charge de gérer la vie locale. Ainsi, par exemple, on n'a pas rendu compte intégralement de la condition ouvrière dans nos pays lorsque l'on s'est contenté d'y dénombrer les emplois et d'analyser les conditions de travail qui sont imposées aux ouvriers dans les entreprises de la région. Il faut aussi tenir compte des possibilités de logement, d'éducation et d'approvisionnement. Et plus largement encore, de la place qui est faite aux ouvriers dans la société locale dont ils sont, la plupart du temps, les exclus. Le combat ouvrier trouve là aussi matière à se développer. Et l'on pourrait en dire tout autant à propos d'un certain artisanat ou d'une certaine agriculture, ou bien d'un certain commerce, qui sont, dans certains de nos pays, les parents pauvres du développement capitaliste, avant même les ouvriers.

Le champ territorial est sans doute un champ second d'analyse par rapport à celui de la production, mais il n'est pas secondaire.

Aussi bien, l'urgence de sortir d'une simple analyse verticale, sectorielle, par branche d'activité professionnelle, devient plus manifeste pour nous lorsque nous considérons l'ensemble de l'espace français.

Personne n'ignore que le développement industriel et urbain qui s'est opéré en France, depuis un siècle et demi, a introduit, avec lui, bien des disparités régionales. Il y a aujourd'hui deux France, la riche et la pauvre. Certaines de nos petites et de nos grandes régions se découvrent, aujourd'hui, globalement défavorisées par rapport à d'autres. Et cela suscite, dans l'ensemble de leurs populations, des réflexes variés, de découragement ou de passivité collective, mais aussi parfois de révolte. Alors il ne s'agit plus seulement de savoir si les ouvriers vont pouvoir s'en sortir, ou les artisans, ou les commerçants, ou les agriculteurs. Opposés entre-eux et à l'intérieur d'eux-mêmes, dans l'espace de leurs pays, ces divers groupes se sentent alors appelés à une solidarité difficile pour que « leur » pays, « leur » petite région s'en sorte. Nous avons ainsi, sur certains de nos secteurs, l'expérience de rencontres entre ouvriers et agriculteurs, par exemple, à propos de la fermeture d'une usine locale. Ou bien celles de rencontres cantonales sur l'avenir du pays, étant donné les problèmes posés par le tourisme.

... qui prenne
en compte
l'ensemble
des données
culturelles,
économiques,
politiques, etc.

Certaines de nos petites régions nous obligent ainsi, nous et nos Eglises locales, à nous affronter d'emblée au grand défi de notre fin de siècle : **faire une terre solidaire, maîtriser la croissance, établir un ordre humain, soumettre les privilèges et les pouvoirs à l'exigence du jeu des relations humaines et au respect de leur complexité.**

Le problème devient alors, pour nous et nos Eglises locales, comme dans le Tiers-Monde, celui d'un développement « pour tous » de nos pays. Il est à la fois politique et spirituel. Car derrière les politiques, les stratégies et les tactiques de développement qui s'affrontent dans l'espace de nos pays, reflets des intérêts privés ou l'Etat, ou bien des luttes pour un changement de société, un problème se trouve posé.

Problème de civilisation, de mode de production et de répartition des biens, de modèle de croissance, **de conception de l'homme dans le monde, de manière de se reconnaître hommes dans un « vivre-ensemble » sur une même terre, dans l'espace d'un même pays.**

Faut-il dire que cela ne concerne nos Eglises locales que de manière indirecte, à travers les prises de position et les conceptions propres à chacun des chrétiens qui les composent ?

Notre recherche, ainsi commencée, nous a conduits à nous interroger sur le développement de nos divers pays et sur l'attitude de nos Eglises à cet égard. Elle a pris un tour à la fois politique et anthropologique (analyse du développement - interrogations sur notre propre conception du développement) et théologique (quête du sens au regard de l'Evangile — rôle et mission de l'Eglise dans ce développement).

L'idée que nous nous faisons du développement actuel de nos "pays"

Question importante étant donné la différence de vocabulaire, dans notre collectif Mission de France, entre ceux qui s'expriment plus volontiers en terme de « libération » et ceux qui, comme nous, s'expriment plus spontanément en terme de « développement. »

**les uns
parlent
plus de
développement,
les autres,
de libération.**

Cette différence de vocabulaire est, en effet, susceptible d'entraîner bien des malentendus dans nos échanges. Malentendus qui se résument, habituellement, dans la question suivante que nous posent précisément ceux qui s'expriment plus volontiers en terme de libération : « parler de développement, n'est-ce pas jouer le jeu des pouvoirs en place ? » Nous retrouvons là la question déjà posée, il y a quatre ans, par des camarades prêtres-ouvriers urbains à des camarades techniciens agricoles : « l'oppression du système capitaliste n'est pas seulement mentale mais structurelle ; alors, pour vous, conscientiser, développer, est-ce, seulement, s'attaquer à un changement des mentalités, ou bien à une transformation réelle des structures ? »

Notre réflexion sur « Eglise et Pays » nous a conduits à rentrer, à notre tour, dans ce débat.

Pour constater, tout d'abord, que nous n'étions pas, les uns et les autres, dans l'atelier, en possession d'une conception précise du développement.

Il se trouve, simplement, que ce qui se passe dans nos sociétés nous pose question, que nous prenons, personnellement ou en équipe, des positions à l'égard d'événements locaux ou régionaux, que nous ne sommes pas sans jugements ni réactions devant les choix qui s'opèrent « chez-nous » en matière d'organisation communale ou régionale. Et qu'enfin nous nous découvrons assez spontanément accordés à certaines aspirations ou analyses des populations : individus ou groupes, auxquels nous sommes liés et dont nous partageons les espoirs ou les combats pour un changement de société.

C'est là qu'il convient de chercher quelle est notre compréhension du développement. Non dans une belle théorie bien formulée dont nous pourrions facilement rendre compte.

**nous ne
confondons
pas pays-folklore
et pays-terroir**

Notre compréhension du développement s'exprime d'abord à travers certaines interrogations à propos du « pays-terroir ». A ne pas confondre avec le pays-folklore. Soit dit en passant, nous ne sommes guère à l'aise avec un certain folklore commercial qui fait de la « Mère Denis » un support publicitaire pour marque de lessive, ou bien du mot « pays » un appui pour la vente des vins ou des fromages. Et nous savons bien que la résurgence actuelle des folklores, littéraires, chantants, dansants, ou musicaux et parfois linguistiques, sanctionne en réalité une mort des coutumes. Même lorsqu'elle exprime une protestation justifiée contre les causes historiques, économiques et politiques, qui ont entraîné cette disparition.

notre vision
du développement
est orientée
par l'appel du
« vivre au pays »

et le besoin
d'un espace-
synthèse ;

Développer, cela ne consiste pas, nous semble-t-il, à reproduire le passé coutumier de nos petites régions. Ni à utiliser leur folklore — là où il en reste — pour l'exploitation commerciale des masses urbaines, fût-ce sous prétexte de tourisme.

Il y a cependant un respect, une connaissance et une reconnaissance du passé de nos petites régions qui s'impose si l'on prétend les aider à se développer.

Nous nous sommes interrogés, en ce sens, sur l'**attachement des gens à leur petite région, à leur terroir et, plus étroitement encore, à leur commune.**

Nous pouvons bien regretter le « repli » des gens dans l'animation locale, qui se manifeste fréquemment aujourd'hui au détriment de militances apparemment plus nécessaires. Nous pouvons bien arguer de la nécessité de transformer profondément la structure des communes, alors que 25.000 communes rurales environ (sur 33.000) ont moins de 500 habitants. Nous pouvons bien rappeler aussi les « exigences de l'économie moderne »... L'attachement des gens à leur commune, à leur terroir et plus largement à leur petite région n'en demeure pas moins évident. On souhaite « vivre au pays », « trouver du travail au pays », retourner au pays ». Et pas seulement les anciens ou les plus vieux actifs, aussi les jeunes. Qui dira comment est vécue et ressentie, par beaucoup d'entre-eux, cette transhumance qu'imposent nos administrations, nos usines et nos écoles, aux travailleurs ou aux étudiants de nos petites régions sous prétexte d'assurer leur titularisation, leur qualification professionnelle, ou leur emploi ?

« Vivre au pays »... « travailler au pays »... « retourner au pays »... S'agit-il là d'aspirations obligatoirement passéesistes, conservatrices ou individualistes ? Et par là d'aspirations contraires au nécessaire développement de l'économie ? Et faut-il tenir pour rien les besoins de sécurité, d'identité, de « racines » qu'elles expriment ?

Nous l'avons noté, au cours de nos échanges : pris dans une société qui éclate et que l'on dit « mobile », l'homme moderne, le rural y compris est à la recherche d'un espace d'appartenance, d'un espace-synthèse, d'une unité de vie sociale et culturelle, où il va pouvoir, avec d'autres qui n'ont pas forcément sa profession et ses idées, vivre, fabriquer une histoire commune, dans un espace à taille humaine.

**c'était déjà
une intuition
du P. Lebret.**

A bien y regarder, ne retrouve-t-on pas là un aspect de cette notion de « Pays » dont le Père Lebret proposait, dès 1943, de faire la base de la restructuration de la France, au terme de la guerre ?

Il s'en expliquait ainsi, dans un article de « Communauté Nouvelles » qui date précisément de 1943 : « Ces unités que nous appelons Pays, toujours à portée d'hommes, devraient être, à la fois, unités systématiques des mesures et des possibilités, unités élémentaires de coordination et de planification, unités d'équilibre économique, unités de solidarité, unités politiques fondamentales subordonnées d'ailleurs à des unités supérieures ». Et il distinguait quatre niveaux d'action et de restructuration : la commune, le pays, la région, l'état. Allant même jusqu'à proposer la création de conseils de pays.

Cette proposition avait au moins deux mérites. Elle respectait le long passé des terroirs qui plonge ses racines, au delà de l'Ancien-Régime royal, jusque dans l'organisation des pays gaulois : vici majores ou minores. Et, d'autre part, elle définissait **un espace susceptible d'harmoniser les aspirations nées du terroir avec les besoins d'une économie moderne**. Quelque chose qui aurait pu avoir la taille des anciens arrondissements et qui aurait pu se rapprocher, plus ou moins selon les cas, de ce qu'on appelle aujourd'hui la ZEDE (Zone d'étude démographique et d'emploi) ou encore le Bassin d'emploi.

Or, on sait quels choix furent opérés aux lendemains de la libération, en 1945.

On privilégia une restructuration verticale par l'économie. Au détriment de cette restructuration horizontale, territoriale, proposée, entre autres, par les gens d'Economie-Humanisme.

Ce fut l'option du plan Monet. Elle s'imposait alors, sans doute, devant l'urgence de remettre en marche la production. Mais elle ne tarda pas à montrer ses limites. En sorte qu'il fallut bien tenter de compenser les déséquilibres régionaux qu'entraînait cette politique de restructuration par l'économie à l'aide d'une double politique de décentralisation et de promotion régionale.

Du côté de la régionalisation, il y eut à partir de 1954 la politique des Comités d'expansion, des zones industrielles qui devinrent alors le plus souvent des friches, faute d'une politique cohérente. Puis ce furent les premières structuration de l'action régionale : les régions de programme, en 1955-56, avec Mendès France. Puis, en 1964, la mise en place des Comités de développement régionaux qui furent transformés

**la logique
des options
politiques
« officielles ».**

**nous formulons
cinq constats.**

en 1973 du fait de la réforme régionale d'obédience giscardienne. Tandis que, parallèlement, on procédait, du côté de la décentralisation, à la mise en place des Métropoles d'équilibres. Première étape d'une politique qui devait se poursuivre par celle dite des « Villes-Moyennes », puis tout récemment par celle des « contrats de pays » et de « la réforme des collectivités locales ».

Nous avons, au cours de nos échanges, marqué, à grand traits, **les limites de ces politiques de décentralisation et d'aménagement régional.** Au niveau de notre petite expérience, cela tient en un certain nombre de constats qui soulèvent autant de questions.

Premier constat : la puissance des firmes nationales ou multinationales, y compris agricoles et alimentaires. Dans notre système d'économie libérale, l'aménagement ou le « déménagement » d'une région, dépend-il, en définitive, d'autre chose que de la décision plus ou moins anonyme des firmes d'ouvrir ou fermer boutique : d'investir ici ou de désinvestir là, pour motif de profits ? On sait à quel « Scénario de l'inacceptable » cette restructuration dominante, par l'économie, c'est-à-dire par les firmes, conduit notre espace : à la saturation, vers les années 90, de ce qu'il est convenu d'appeler l'Y français et aussi de la côte atlantique. Sans que l'on voie bien comment les politiques de décentralisation et d'aménagement régional arriveront à modifier ce tableau étant donné l'option économique qui sous-tend la volonté politique du pouvoir.

Second constat : l'aspect « descendant » de la politique d'aménagement. L'un de nos secteurs en a fait récemment l'expérience. « On » a proposé un plan d'aménagement du pays : un PAR comme l'on dit. Il y a eu animation. La population a été mise en branle. Elle a activement et passionnément participé aux premières réflexions, à divers niveaux. Et puis cela est retombé. Et l'on a appris, par la suite, de la bouche de quelques notables, qu'un Contrat de pays était sur le point d'être signé. Ce qui a laissé, dans la population, le sentiment d'avoir été manipulée. D'où question. La priorité donnée à une restructuration par l'économie permet-elle aux pouvoirs en place d'associer réellement une population à la définition de son avenir et aux décisions qui en découlent étant donné précisément la forme de notre économie ?

Troisième constat : la primauté administrative du département. Nous vivons depuis 1789, selon un choix constant qui fait du département le pivot administratif (et de tutelle) entre l'Etat (au sommet) et les communes (à la base). Il est permis de se demander si une véritable

politique de décentralisation et d'aménagement régional n'appellerait pas un autre choix qui ferait, précisément, du pays et de la grande région, les intermédiaires privilégiés entre les communes et l'Etat ? Ce qui laisse place, là encore, à bien des interrogations sur la capacité du régime à assumer une telle transformation administrative, juridique et politique ?

Quatrième constat : la distinction entre aménagement urbain et aménagement rural. D'un côté les SDAU : schémas directeurs d'aménagement et d'urbanisation, qui pensent l'espace à partir de la ville. Et de l'autre les PAR : plans d'aménagement des micro-régions, où l'espace rural est pensé comme un en soi, indépendamment des pôles urbains nécessaires à sa croissance. Ne serait-ce pas que l'espace rural serait, peu ou prou, considéré encore, dans une perspective urbaine colonisatrice, comme un espace résiduel dont il faut bien, cependant, se préoccuper de l'aménager si l'on veut éviter trop de contestations électorales de la part des populations qui l'habitent encore ? Mais nos camarades urbains, y compris les plus engagés à gauche ne partagent-ils pas eux-mêmes cette vision d'un espace rural résiduel ?

Cinquième constat : sur le modèle de société qui soutend cette politique d'aménagement. Consommation, uniformisation des us et coutumes sous l'effet de la culture de masse, multiplication des organismes, du contrôle administratif, technique et parfois policier, la mobilité, le taux de croissance, la rentabilité et le dévouement à son entreprise plus qu'à soi-même posés en valeurs suprêmes, etc... S'agit-il de promouvoir ce modèle sous couvert de plans d'aménagement ou de développement ? L'usure et la facticité du modèle de civilisation qu'engendre le capitalisme se perçoit jusque dans nos campagnes. Il est de nos secteurs — et ce sont les plus nombreux — où l'instinct de mort tend à l'emporter sur l'instinct de vie. Et les causes n'en sont pas seulement économiques ou démographiques ainsi qu'une froide raison technicienne pourrait nous le laisser croire. Cela découle aussi du refus d'un certain modèle de civilisation dont on pressent la carence. En d'autres termes, il n'y a, sans doute pas de véritable développement possible sans un projet de société mobilisateur capable de rassembler et de dynamiser une population dans sa plus grande majorité, parce qu'elle en pressentirait la richesse humaine et pourrait-on dire, spirituelle.

Une compréhension du développement susceptible de sous-tendre l'action

Cela se laisse deviner à travers les remarques précédentes, dans les constats que nous venons de développer. Notre compréhension du développement s'exprime d'abord à travers un certain nombre de refus.

**les conceptions
du développement
que nous refusons**

Refus d'identifier un certain modèle de croissance, dominant aujourd'hui, avec le développement. Le développement, a-t-on dit, n'est pas une croissance qui étouffe l'homme sous le poids de ses produits. Il est le contraire du productivisme où l'homme devient une machine à consommer, un objet d'étude de ses motivations d'achat. Il s'agit, au contraire, de passer d'une croissance « continue », n'ayant d'autres fins qu'elle-même, à une croissance « contenue » par un projet, maîtrisé par une culture.

Refus d'identifier le développement avec la multiplication des appareils, des services ou des institutions. Le cas est typique, on le sait, en agriculture où il est permis de se demander si l'on n'y a pas confondu le développement des services avec le service du développement. Ce n'est pas parce que l'on a créé cinq appareils de plus que les hommes sont plus libres !

Refus d'identifier le développement avec une certaine conception descendante de de l'aménagement du territoire et des pouvoirs. Le développement suppose le maximum d'initiative à la base. En même temps qu'une décentralisation des pouvoirs jusqu'au niveau le plus bas possible compatible avec l'efficacité recherchée. C'est le vieux principe de subsidiarité, — on dit aujourd'hui d'auto-gestion — en fonction duquel chaque échelon a à décider de ce qui le concerne, selon sa compétence propre.

**ce que suppose
selon nous
le développement :**

Mais il y a aussi dans notre compréhension du développement un certain nombre de convictions que nous pourrions dire positives et qui ouvrent à une espérance active. Elles s'expriment par une reconnaissance de l'identité des groupes humains où nous vivons, un sens de leur histoire, une patience active, un espoir réaliste.

**une reconnaissance
de sa propre
identité,**

**un sens
de l'histoire,**

**une patience
active,**

Développer, a-t-on dit, c'est rendre un peuple à lui-même. Non pour faire du passéisme ou du populisme, mais pour l'amener à aller jusqu'au bout de lui-même et faire en sorte qu'il amène d'autres peuples à se développer. C'est donc, d'abord, un problème de racines, d'identité : retrouver le sens de son passé, de son histoire, non pour la copier, mais pour y puiser l'intelligence de son présent, en vue d'engendrer son avenir. La formule est belle, elle n'est d'ailleurs pas de nous, mais elle rejoint notre propre expérience.

Nous savons d'expérience ce qu'engendre de refus, de blocages ou de crispations, dans une population, le mépris de son passé, de sa mémoire collective, de sa culture native : cela ressurgit toujours de quelque manière, lors qu'on prétend le mettre de côté, sous forme de contestation, de passivité ou de rejet des meilleures analyses ou des meilleurs projets. La justesse d'une analyse, la valeur d'un projet, l'urgence d'un combat, ne suffisent pas toujours à entraîner l'adhésion des populations ou parties de population que cela concerne. Il y faut aussi cette pédagogie, nous dirions plus volontiers **ce sens de la stratégie historique, qui sait tenir compte du moment historique où l'on en est, des moyens propres à entraîner l'adhésion et la participation active.** Nous gardons un souvenir attristé de certaines rencontres auxquelles nous avons pu participer, où le savoir politique de militants trop bloqués dans leur idéologie et leur volonté de convaincre à tout prix, pour être capables d'adaptation et d'écoute, n'a eu pour conséquence que d'éteindre la bonne volonté de leurs auditeurs.

Ce qui nous renvoie à un problème, pour nous quotidien, celui de la patience. Ce n'est pas que nous en ayons le goût ou le culte. Mais elle **s'impose à nous**, étant donné notre terrain et le moment que nous vivons. « Ne pas vouloir aller trop vite »... « Y aller à doses homéopathiques »... Cela revient, dans nos échanges, un peu comme un refrain. Et nous savons bien ce que cela pourrait recouvrir de démissions, de refus d'action ou de combat, de réformismes latents. La patience dont nous parlons n'est pas nécessairement de cette sorte. Pourquoi voudrait-on que toute patience soit nécessairement réformiste ? Le problème, a-t-on dit, c'est de se fixer un cap, d'être habité par un projet fort. Et, partant de là, avec des gens ou des groupes ayant des intérêts différents, il est sans doute possible de négocier des objectifs à poursuivre en commun.

**un espoir
réaliste.**

En voyant bien qu'il y faut un espoir. Et sans doute plus qu'un espoir : une espérance. **Pas de développement possible pour un pays**, a-t-on dit encore, **si l'on ne redonne pas un espoir**. Un espoir qui ne soit pas une illusion, mais qui inclue une utopie. C'est-à-dire, sinon un « modèle », du moins une visée que jamais, sans doute, l'on n'atteindra à la manière prévue, mais sans lequel, jamais non plus, homme ne se mettrait en route. Et c'est là, sans doute, où notre Espérance chrétienne est appelée à reprendre sens. Nous y reviendrons.

Reste cependant à savoir, de manière plus concrète, quelle forme cela pourrait prendre ?

Nous n'avons, pour le moment, répondu en atelier, à cette interrogation que de façon prospective : une sorte de projection de ce que pourrait-être un aménagement qui prendrait comme base la micro-région. Et qui conjuguerait, dans une perspective « socialiste », un aspect « ascendant » marqué au coin de l'auto-gestion, avec une réelle décentralisation démocratique des pouvoirs centraux.

Nous ne ferons pas état, ici, de cette part de notre réflexion. Elle nous aura, au moins rappelé l'exigence d'avoir à tenir compte, en même temps, lorsque l'on parle de développement, des trois aspects suivants : **la maîtrise de l'économie** (problème du pays-Bassin d'emploi) avec tout ce que cela suppose de structuration verticale professionnelle ou syndicale — **la maîtrise de l'espace et la maîtrise de l'animation locale** (problème du pays-espace de vie sociale et culturelle), avec ce que cela suppose de vie associative. On retrouve-là ces trois niveaux concrets du vivre-ensemble : la petite région, le groupe de communes, la commune.

Où reviennent les questions relatives à la foi et à l'espérance

**un instinct
de mort
parcourt
nos « pays »**

Nous l'avons déjà noté au passage, le trait dominant de nos pays — ou du moins de la plupart d'entre-eux — c'est que nous voyons l'instinct de mort y prendre le pas sur l'instinct de vie. Cela se repère à de multiples signes, variables selon les lieux, mais qui s'additionnent parfois dans le même espace, par effet d'entraînement.

C'est, par exemple, le **vide d'un espace** trop large pour que les Bourgs-centres arrivent à communiquer facilement entre-eux. Alors, ils

sont tentés de se replier sur eux-mêmes, captant à leur profit l'espace qui les entoure.

Ou bien, autre exemple, c'est la **perte de vitalité** de communes qui suent l'ennui quotidien et se transforment en hameaux silencieux et passifs sous l'œil attristé d'un conseil municipal qui n'en peut mais.

Cela peut-être encore le **déséquilibre démographique**. Le nombre des retraités augmente selon une proportion qui dépasse la moyenne : « on devient un pays de vieux » phénomène souvent lié à celui de la migration : les jeunes ou les élites s'en vont ailleurs, avec pour conséquence fréquente l'absence de fille à marier, ce qui veut dire qu'on ne pourra pas s'installer. Comment voulez-vous trouver moyen de prendre bail quand il n'y a pas moyen de prendre femme ?

Autre signe de mort : le **déséquilibre des professions** : on dit que tout repose sur l'agriculture, ou sur le bâtiment, mais c'est fragile.

L'absence de pôles industriels (ou) urbains. Mais ici le problème n'est jamais simple. Ou bien la ville est trop loin et ne fait pas sentir ses effets. Ou bien elle est trop proche et le choc est rude entre une ceinture urbaine en expansion incontrôlée et l'arrière pays campagnard qui s'établit en état de défense.

Et pour prendre les choses à d'autres niveaux : la suppression et le regroupement des écoles... la suppression de tournées de commerçants... le réajustement de la tournée du facteur... etc.

Encore une fois, chacune de nos petites régions n'accumule pas tous ces maux. Mais rares sont celles dont nous pensons spontanément que la population y dispose des éléments et des énergies qui lui permettraient de trouver en elle-même le ressort de son propre développement. Si nous répondons positivement à cette question, ce n'est souvent qu'après un **temps de réflexion qui assume le doute**.

avec qui
une action
est-elle
possible ?

Et le problème ressurgit lorsque nous considérons avec qui une militance est possible. D'une part, un peu à tous niveaux, **ceux-là sont souvent le petit nombre**. « On travaille, le plus souvent, avec de petits groupes, disait l'un d'entre nous... avec de petits moyens, sur de petites réalités, en fonction de petits projets, et il y faut de la ténacité, du temps et de la patience ».

Et, d'autre part, **bien des militances n'ont pas forcément notre accord**. En sorte que le risque, c'est de nous trouver placés dans une simple militance de contestation, sans que nous voyons bien quels

**notre foi
et notre espérance
sont mises
à l'épreuve.**

**nous sommes
contraints
à assouplir
des conceptions**

contre-projet nous contribuons positivement à réaliser en matière de développement de nos pays.

Au delà de nos réflexions précédentes, voilà bien le terrain concret où notre Foi et notre Espérance chrétienne sont mises à l'épreuve. Où elles ont à trouver le moyen de s'investir en espoirs humains.

Nous dirions volontiers que **nos terrains et nos petites militances territoriales nous obligent à nous affronter d'emblée et très concrètement à la question du sens.** A cause de la résistance de nos terrains qui ont toute l'épaisseur de l'histoire. A cause aussi des limites de nos propres pouvoirs à analyser lucidement le réel et à le transformer. Quelle que soit par ailleurs la justesse de nos grilles d'analyse.

Si notre évangile : notre foi et notre espérance nous ramènent pour le moment quelque part, c'est devant l'exigence d'avoir à respecter, c'est-à-dire d'avoir à **prendre en compte, dans nos analyses de situation, la totalité des phénomènes, la complexité du jeu des relations humaines.** Autrement dit remettre du jeu dans nos propres blocages idéologiques.

Peut-être en effet aurions-nous à retrouver **une plus grande liberté de pensée et d'action ?** Notamment en trois directions que nous n'avons fait qu'évoquer au cours de nos échanges.

Retrouver d'abord, peut-être, une certaine liberté **devant la peur de l'ambiguïté idéologique de nos actions.** Le problème se pose, par exemple, lorsque nous regardons nos engagements dans l'animation locale, ou bien celle des chrétiens de nos Eglises : au comité des fêtes, au club de foot, au syndicat d'initiative, au foyer rural, au club du 3^e âge, etc. Il y a, parfois, chez nous, une certaine pudeur à évoquer cette part de nos insertions. Parce que cela ne semble pas faire le poids devant les engagements professionnels, syndicaux et politiques que nous avons aussi. Si bien que l'on se demande si l'on n'est pas en train de perdre son temps dans une animation locale ambiguë. Qu'est-ce que cela signifie que de tenter, avec d'autres qui n'ont pas forcément nos idées et nos choix politiques, une vie associative ? Il faudrait pouvoir répondre à ces questions avec beaucoup de liberté à l'égard de ceux qui nous interrogent à ce sujet. Il n'est pas sûr, en effet, que le fait de travailler ainsi au développement d'une animation locale ou cantonale de nos pays, soit sans intérêt ou sans signification pour leur

avenir. Et que nous y perdions nous-mêmes notre propre identité militante.

Retrouver, peut-être également, une certaine liberté dans la manière de penser et de vivre le rapport entre personnes et collectif ; ou bien entre conscientisation des personnes et action sur les structures. On oppose parfois ces termes dans la pratique comme dans la théorie. Il y a, parfois, chez nous une certaine gêne à avouer qu'une grande partie de nos militances se passe à conscientiser des personnes. Et nous sommes parfois gênés pour nous en expliquer de façon réfléchie. Comme si la prise de conscience de ce qui se passe dans les rapports sociaux structurés s'opérait magiquement : indépendamment de la prise de conscience des personnes qui se trouvent prises dans ces rapports sociaux ? Nous savons pourtant bien, dans la pratique, que rien ne s'est jamais mis en place, dans nos pays, d'un peu valable et un peu solide autrement que par l'action de conscientisation de quelques militants qui en avaient aidé d'autres à prendre conscience par eux-mêmes des besoins ou des injustices.

Retrouver enfin, dans nos rapports personnels et collectifs, une certaine capacité à conjuguer dialectiquement la mémoire et l'imagination, le passé et l'invention créatrice. Nous l'avons dit, nos pays ont une mémoire, un inconscient, un passé collectif. Prise en elle même cette mémoire est source de mort : on prend plaisir à recopier son passé et l'on y trouve une certaine sécurité factice. Comment assumer ce poids du passé ? Négocier avec des instincts de mort qui parcourent nos pays ? Ces instincts de mort nous atteignent au plus profond de nous-mêmes. Nous en percevons parfois la trace dans nos propres consciences. A travers une certaine rigueur ou bien une certaine pureté de nos projets. On développe un modèle pur et dur, une certaine intransigence dans l'action, ou bien une certaine impatience devant les piétinements d'un peuple trop passif.

**l'espérance
chrétienne
dans son aspect
à la fois
eschatologique
et réaliste.**

C'est ici peut-être que nous retrouvons notre espérance chrétienne, dans son double aspect eschatologique et réaliste. Elle est, a-t-on dit, ce qui conteste en permanence nos rationalités successives, en dévoile les aspects trop limités et par conséquent inhumains. Elle est ce qui nous empêche d'investir notre faim d'absolu en sacralisant nos modèles d'action, nos schémas de développement. Pour nous ouvrir à cet « en avant » de l'histoire et le faire tout en reconnaissant qu'il demeure à découvrir et que nous n'en possédons pas la clef. Elle est ce qui nous permet en même temps d'assumer l'utopie de nos grands projets et de

**des signes
de renouveau.**

nos grandes idées et puis le jeu quotidien d'une espérance programmée au jour le jour dans les petites actions possibles.

Ce qui nous ramène au thème de **la pauvreté, celle des Béatitudes**, en reconnaissant qu'un système ne se charge jamais que par les marges. Non par ceux qui sont engraisés dans leurs avoirs, leurs savoirs ou leurs pouvoirs. Mais à partir de ceux qui se savent et se reconnaissent, en « esprit de vérité » dans un état de manque.

L'Eglise dans nos pays...

Faire l'Eglise dans nos pays, nous n'avons pas à l'imaginer de toutes pièces. Comme si l'avenir de nos Eglises locales n'était pas déjà en chantier. Nous l'avons dit : hors du cadre paroissial, **des groupes de chrétiens existent. ils inscrivent déjà une nouvelle manière d'être de l'Eglise dans l'espace de nos pays.** Reste à savoir si cette manière d'être est à la mesure de l'évolution de nos pays. Des appels de l'Evangile ? Dans la mouvance de l'Esprit ?

Prêtres ou religieuses, membres de notre atelier, nous ne pouvons répondre à cette question qu'avec humilité et prudence. Car nous ne sommes pas capables de l'apprécier seuls. Il y faudrait le dialogue avec les membres de ces groupes. Et, plus largement, une confrontation de ces groupes entre-eux.

**ministères
et développement
de nos pays.**

C'est précisément une des caractéristiques de notre participation à la vie de ces groupes, qu'elle nous oblige à nous interroger sur la signification du ministère presbytéral. Cette question ne nous est d'ailleurs pas personnelle. Elle se pose également à l'ensemble des chrétiens qui composent ces groupes. Dans la mesure où ils sont eux-mêmes, parfois, tentés d'enfermer le ministère du prêtre en des modèles où des comportements qui ne le définissent pas nécessairement et qu'ils nous voient résister à cet enfermement.

On retrouve là le problème de la coresponsabilité telle qu'elle essaie de se vivre, aujourd'hui, dans un certain nombre de « petits groupes ». Où prêtres et laïcs redécouvrent ensemble que ce qui caractérise le ministère du prêtre, ce n'est ni un plus grand savoir théologique ou biblique, ni une plus grande intelligence, ni une plus

**avenir
de la foi
de l'Eglise
et des hommes
sont
intimement
liés.**

grande capacité de décision, d'organisation, ou de discernement, ni telle ou telle tâche particulière de catéchèse ou de mission. Mais peut-être, tout simplement, d'être ce « serviteur » dont la présence peut permettre au groupe de se reconnaître historiquement et ecclésiastiquement, relié à ce Jésus qui fût, selon le témoignage des écritures, « Fait Christ » par sa mort et sa résurrection. Et dont la présence vivante, aujourd'hui signifiée par son Esprit, appelle chacun et **le groupe tout entier à se constituer témoin et serviteur de cet imprévisible avenir des hommes et de leur terre** (c'est tout un) auquel ouvre précisément la foi et l'Espérance Chrétienne.

C'est ainsi, nous semble-t-il, que notre ministère et le ministère chrétien en général se trouvent impliqués dans le développement de nos pays. Sans dichotomie.

Il n'y a pas, d'un côté, l'avenir des hommes. Et puis de l'autre l'avenir de l'Eglise et de la Foi. Nos Eglises n'ont pas à être des sangsues qui se nourriraient du sang et de la pensée du monde pour assurer leur propre vie ou leur propre survie. Comme si nos pays n'étaient qu'une scène de théâtre où nos Eglises pourraient développer toute la panoplie de leurs institutions sans prendre la peine de voir à quels besoins du monde cela répond. Nos Eglises ont, au contraire, à vivre de la Foi et de l'Espérance au cœur du monde. C'est-à-dire, encore une fois, à se constituer témoins et serviteurs de cet imprévisible avenir auquel les ouvre leur Foi en Christ. Concevoir ainsi notre ministère de prêtre nous établit, **dans un même mouvement, serviteurs de la Foi, serviteurs de l'Eglise et serviteurs du développement** de nos propres sociétés. Ce qui nous invite à dépasser la distinction classique, depuis Jacques Maritain, entre deux modes de présence au monde des chrétiens : présence « en tant que citoyen » et puis présence « en tant que chrétien ».

Mais ces remarques ne font, elles-mêmes, que nous relancer la question : comment faire de nos Eglises locales des témoins et des serviteurs de cet imprévisible avenir de nos sociétés ?

Nous n'avons pas de recettes. Pas de réponses toutes faites à cette question.

Lorsque nous regardons la vie des petits groupes de chrétiens qui existent plus hors du cadre paroissial et l'avenir qui se dessine à travers eux, nous nous posons simplement deux séries de questions.

**deux séries
de questions :**

La première série de question porte sur **la réflexion qui s'opère dans ces groupes** ? Cette réflexion reste trop souvent tributaire, nous semble-t-il, d'une certaine logique chrétienne de l'engagement qui s'avère de plus en plus insatisfaisante pour beaucoup de leurs membres. « Le problème, disent-ils, n'est plus de savoir si l'on doit « s'engager » : nous le sommes d'une manière ou d'une autre. Il n'est pas, non plus, de savoir si nos comportements, dans nos engagements ou dans la vie familiale seraient, ou non, conformes à certains appels moraux de l'Evangile... Nos engagements, la mutation du monde, la rencontre d'incroyants tout aussi valables que nous, l'insignifiance pour eux et pour nous d'un certain langage de la Foi, nous amène à nous interroger sur le sens de la vie et de la Foi ». Problème du sens ? Problème de Dieu ? Problème du Christ ? Qu'est-ce que l'homme et qu'est-ce que Dieu ? Et qu'est-ce que Jésus-Ressuscité ? Pourquoi soumettre nos vies au témoignage des Ecritures et comment interpréter ce témoignage ? Problème aussi des sacrements, du rassemblement eucharistique, du baptême ?

On voit apparaître, ainsi, dans les groupes, une certaine radicalité de questions qui témoignent du **choc de la Foi chrétienne avec des pratiques et des philosophies auxquelles elle n'est pas habituée**. Besoin donc d'une réflexion sérieuse, (pas forcément — surtout pas — de type universitaire). Faut de quoi, les problèmes posés par la vie de l'Eglise s'avèreront inabornables ou insolubles dans les groupes. Nous traduisons habituellement cela en disant que nos « petits-groupes » manquent d'anthropologie. Formule malheureuse. Car nous n'avons précisément pas une anthropologie toute faite à proposer et qui fonctionnerait bien, parce qu'elle serait d'emblée accordée à la Foi. Mais, peut-être, pouvons-nous aider nos groupes à se situer en ce lieu où la quête de Dieu invite l'homme à prendre conscience de ce qu'il est en réalité : dans ses conditionnements comme dans ses espoirs ? Dans ses pouvoirs comme dans ses fragilités ?

Seconde série de questions : celles qui découlent de **l'éclatement de nos Eglises en « petits-groupes »** plus ou moins affinitaires.

Prises dans l'espace de nos pays, nos Eglises locales manquent d'un pôle de communion. Constat facile à poser et qui se vérifie quasiment en tous nos secteurs : « la partie vivante de nos Eglises locales est composée de petits groupes ». « Certain d'entre-eux sont plus ou moins reliés à un mouvement au plan départemental ou national. Mais tous demeurent, souvent juxtaposés au plan de nos pays. N'ayant parfois, comme seul point de communion entre-eux, que le fait de nous avoir comme prêtres. Ce qui les amène d'ailleurs à nous identifier

comme étant « ceux qui ont la large d'assurer la communion de l'Eglise locale ». Ce qui est pour eux une manière de se donner bonne conscience, en oubliant parfois que la charge de la communion dans l'Eglise n'incombe pas seulement aux prêtres.

Nous avons déjà dit l'aspect positif de cet éclatement du meilleur de nos Eglises locales en « petits-groupes ». Il traduit un respect des différences de classes, d'idéologies ou de cultures ; en même temps que le souci de **tenir compte, à la fois, de l'aspect « vertical » professionnel et de l'aspect territorial, « horizontal ».**

Mais cela traduit en même temps une impuissance relationnelle...

C'est précisément là que portent nos interrogations les plus fondamentales.

Pour une Eglise communion de communautés différentes

Nous sentons le besoin d'une Eglise qui serait — au niveau d'abord de ses membres — **créatrice de relations nouvelles entre les hommes.** Une Eglise de Pentecôte disions-nous. Capable d'assumer, sans les gommer ou les nier, mais en les vivant, les différences d'idéologies, de classes ou de cultures, qui séparent ses membres. Et capable, en même temps, de témoigner que ses membres sont, cependant, aptes à **vivre ensemble, dans la Foi, le rêve d'un amour sauvé en Jésus-Christ. Sauvé et rassemblé « dans » et non pas malgré les conflits et les diversités.**

Y a-t-il d'autres moyens que ce témoignage là qui permette à nos Eglises locales de se constituer, sans domination cléricale, sur le monde, servantes de l'avenir de nos sociétés ?

On voit alors apparaître le projet d'une Eglise de Pays qui serait une « **communion de communautés différentes** ».

Cette Eglise de pays fonctionnerait à deux niveaux, dans une perspective « ascendante » en tenant compte du double aspect « vertical » et « territorial ».

A la base, « au ras des pâquerettes » : des communautés de type affinitaire. Petits groupes de « chercheurs de Dieu », non de « possesseurs de la vérité ! » Ils pourraient et devraient être de deux sortes. Les uns « verticaux » : rassemblés autour d'une profession ou bien d'engagements idéologiques communs, où l'on chercherait à passer de la profession, ou bien du parti où l'on milite à l'Evangile et à la célébration de la Foi, pourquoi pas ? Et d'autres qui seraient de type horizontal territorial, où l'on accepterait de vivre ensemble, à cause et autour de l'évangile, un certain partage ; parce que dans la société locale on se retrouve, contraint de vivre et de négocier sa vie avec d'autres, dans un même espace et que ceci doit aussi être relié à l'Evangile .

Et puis, à un autre niveau : un pôle de communion où ces différents groupes affinitaires pourraient tenter de se rencontrer, de se confronter, de vivre une Eglise plurielle, directement, ou indirectement par leurs animateurs. Ce pourrait être au niveau du canton ; ou plus largement d'une petite région.

Une telle Eglise aurait-elle besoin de beaucoup de prêtres ? Pas sûr ? Du moins selon le modèle actuel. Mais elle aurait en tous les cas besoins d'animateurs, de responsables. Un par groupe ? Choisis et élus par les groupes moyennant règle à établir ? Pourquoi pas ?

Il y aurait à se méfier, en tous les cas, d'une planification « descendante » de la vie de nos Eglises. Par regroupement automatique, autour des Bourgs centres des éléments chrétiens les plus vivants. Aussi bien ce n'est sans doute pas dans un tel espace que le pôle de communion des communautés affinitaires aurait à être situé. Mais peut-être plus en dehors des rassemblements habituels des gens. Plutôt là, où, précisément, on aurait pas d'autres raisons d'aller que l'appel de la Foi, lié à l'appel du « désert »... du désert où se vit l'exode, et la constitution du peuple de Dieu.

Mais cessons de rêver. De telles réalisations supposent sans doute beaucoup d'efforts, de patiences et de lenteurs acceptées... de combats aussi. Mais il nous semble qu'elles pointent déjà dans un certain nombre de petits groupes. Il suffirait, peut-être, pour que cela se réalise, que ces groupes acceptent d'aller jusqu'au bout de leur propre démarche.

Ce que nous vivons y compris au travail et dans nos engagements, n'appelle-t-il pas une telle avancée ?

De toutes les couleurs...

*Si vous voulez savoir
Mesdames et Messieurs,
Savoir ce que nous sommes,
Eh bien, nous sommes l'Homme
De toutes les couleurs.
Et l'on nous en fait voir
De toutes les couleurs :
Feu vert et carte blanche
Pour toutes idées noires.*

*Si vous voulez pleurer,
Mesdames et Messieurs,
Pleurer à perdre haleine,
Ouvrez tout grand les yeux ;
Nous entrons dans l'arène.
Et l'on nous en fait voir
De toutes les couleurs :
Feu vert et carte blanche
Pour toutes idées noires.*

*Si vous voulez danser
Mesdames et Messieurs
Danser à perdre pieds,
Formez la farandole
De toutes les couleurs.
Pour une ronde folle
La ronde du bonheur :
Feu vert et carte blanche
Pour fêter le bonheur.*

*Pentalons d'Arlequin,
Torses nus basanés,
Sommes-nous mannequins
Que l'on prend pour jouer,
Sommes-nous des pantins
Tout désarticulés ?
Mais non, nous sommes l'Homme
De toutes les couleurs,
Et l'on nous en fait voir
De toutes les couleurs.*

*Nous les marteaux piqueurs,
Avec leur tintamarre,
Et nous les éboueurs,
Suant sur vos boulevards,
Métallos à la chaîne
Interminablement ;
Nous qui versons le sang
Sans espoir et sans haine,
Le sang des travailleurs
De toutes les couleurs.*

*Tout autour de la terre
Nous ferons un chemin.
Par dessus les frontières,
Nous serrerons des mains.
Nous serons les maillons
D'une chaîne d'humains.
Et nous commencerons
La fête de demain
La fête du bonheur
De toutes les couleurs.*